

BULLETIN
DE
*l'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises*

Communications

Raymond TROUSSON
Jacques-Gérard LINZE

Études

André VANDEGANS
André Malraux et André Gide

Pour Jean Muno et pour Robert Goffin



Académie Royale
de Langue et de Littérature Françaises
Palais des Académies
BRUXELLES

Bulletin
de
l'Académie Royale
de
Langue et de Littérature Françaises
1988

BULLETIN

DE

*l'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises*



Académie Royale
de Langue et de Littérature Françaises
Palais des Académies
BRUXELLES

SOMMAIRE

Ceux qui nous quittent : Jean Muno	
Allocution de M. Philippe Jones	41
Quand on lisait <i>La Nouvelle Héloïse</i>	
Communication de M. Raymond Trousson à la séance mensuelle du 14 mai 1988	43
Les retombées du Nouveau Roman	
Communication de M. Jacques-Gérard Linze à la séance mensuelle du 11 juin 1988	62
André Malraux et André Gide :	
<i>La Tentation de l'Occident et Incidences</i> par André Vandegans	75
Un hommage à Robert Goffin	81
Chronique	84
<i>Catalogue des ouvrages publiés</i>	86

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit et notamment par photocopie ou microfilm, réservées pour tous pays.

Ceux qui nous quittent

Jean Muno

C'est une terrible perte que l'Académie a éprouvée le 6 avril avec la mort de Jean Muno. Nous l'avions su malade, puis nous l'avions revu en bonne forme. Un livre allait sortir, nous l'attendions autant que lui. Hélas, le sort a été cruel.

L'Académie était pratiquement présente tout entière à la cérémonie de l'incinération. M. Philippe Jones, son directeur, a dit la peine de tous. Voici ses paroles

Nous voici tous désespérés, cher Jean Muno, saisis entre des retrouvailles récentes et ce triste aujourd'hui.

Il y a peu, représentant l'Académie royale de Langue et Littérature françaises, comme je le fais ce jour, vous adressiez un dernier salut à Carlo Bronne que vous citiez en ces termes : « L'un après l'autre s'en va, laissant un peu de musique dans l'air ». Les accords que vous avez créés unissent étrangement les rythmes multiples du quotidien et les accents de l'insolite.

L'écriture, disiez-vous, était « comme un besoin d'oxygène ». Si ce principe vous fait défaut, vous en avez chargé vos livres par la vérité et l'humour, à travers l'obscur et la clarté. Rien ne vous caractérise mieux qu'une parfaite description du réel, personnage ou événement, dont la fusion soudaine abolit l'un ou l'autre, quand elle ne fait pas basculer l'ensemble dans une autre dimension.

Enfant d'un milieu littéraire, vous avez gardé le don de fraîcheur et tordu le cou, non sans débats, au rituel des conventions. Enseignant vous l'avez été, par tradition peut-être, avec

générosité sans doute, mais en gardant un œil ironique sur les mœurs de cette autre caste. Votre *Histoire exécrationnelle d'un héros brabançon* en porte témoignage, comme elle règle ses comptes. Je lui préfère, pour cela, vos *Histoires griffues*, mieux ancrées dans un univers que vous êtes seul à construire, avec un art où l'écriture, heureuse et juste, bâtit, en quelques pages, un lieu, un climat, des faits, des apparences qui se prolongent en un jeu de glaces troublant. Cette originalité, tous, je crois, vous la reconnaissent, vos amis bien sûr et les autres aussi.

Du prix Hubert Krains en 1955, pour *Le Baptême de la ligne*, au prix Rossel en 1979, pour *Histoires singulières*, le succès vint scander vos escales. L'Académie vous accueille en 1981, vous là quittez déjà ; il y eut cependant entre elle et vous, non point une histoire singulière ou griffue, mais tendre et chaleureuse. Merci d'avoir été des nôtres, Monsieur.

Cher Jean Muno, vous nous quittez, nous laissant au cœur les *Ripple-marks* de l'amitié, ces légers et doux mouvements, ces marques vives et durables, que créent les échanges sans apprêt. Dans un discours récent, vous disiez à un ami : « Vos livres se disposent comme les étapes d'un périple autour du voyageur »..., et vous ajoutiez curieusement : « C'est une image pour conclure ». Permettez-moi d'en faire usage pour vous dire que notre voyage se poursuit dans votre œuvre et votre souvenir.

Philippe JONES.

12 avril 1988.

Quand on lisait *La Nouvelle Héloïse*

Communication de M. Raymond TROUSSON
à la séance mensuelle du 14 mai 1988

L'année 1761, où paraît *La Nouvelle Héloïse*, représente un moment essentiel dans la carrière de Rousseau. Depuis le *Discours sur les sciences et les arts* et le *Discours sur l'inégalité*, il est un homme célèbre pour ses « paradoxes » ; la *Lettre sur la musique française* et la *Lettre d'Alembert sur les spectacles* ont mis le sceau à sa réputation d'esprit provocant et singulier. Mais cette gloire tapageuse satisfait mal en lui l'être profond, le rêveur du pays des chimères. Depuis la fin de 1757, il a souffert de la fin lamentable de son aventure avec M^{me} d'Houdetot, la Sophie tant aimée qui lui a inspiré son ultime passion. Sa rupture avec Grimm et M^{me} d'Épinay, sa brouille avec les Encyclopédistes et, surtout, la ruine de son amitié avec Diderot l'ont laissé amer et meurtri. La solitude, le remords peu à peu grandissant de l'abandon de ses enfants, le besoin de s'expliquer et de raconter, qui le conduira bientôt à rédiger ses lettres autobiographiques à M. de Malesherbes, l'ont rendu susceptible et vulnérable. Le grand roman où il a jeté toutes ses idées, mais aussi tout le feu de sa passion, est achevé vers la fin de 1758, et il a commencé à méditer l'*Émile* et le *Contrat social*, ces œuvres-sommes qui lui vaudront la condamnation et l'exil. C'est pendant qu'il lèche ses plaies et réfléchit à son système pédagogique et aux principes du droit politique qu'il s'est lancé dans la longue odyssee de la publication de sa *Julie*.

Tout commença pourtant le plus simplement du monde. Le 13 septembre 1758, il avertit son éditeur Marc-Michel Rey : mon roman est prêt, le voulez-vous ? Rey répond par retour du

courrier : il prend, et commencera à imprimer dès février prochain. Le 24 octobre, on règle les questions financières : Rousseau mettra au net son manuscrit, l'enverra partie par partie et touchera pour chacune quinze louis. Marché conclu.

Puis les choses traînent. Mécontent de Rey avec qui il ne parvient pas à s'entendre sur un projet d'édition de ses œuvres complètes, l'irascible citoyen songeait à rompre et n'envoyait rien. Rey revient à la charge, demande les deux premières parties, promet trente louis en mars. Soit : Rousseau s'engage à expédier la première partie fin avril, les suivantes à raison d'une par mois.

Mais il a des exigences : il veut une impression impeccable, sur beau papier, et l'on respectera scrupuleusement son orthographe, sa ponctuation, même ses fautes.

Fidèle à sa promesse, Rousseau a posté la première partie en avril, la seconde en mai, mais l'éditeur n'a rien payé : « Si M. Rey continue à me faire des promesses, écrit-il le 1^{er} juin, il faudra que je meure de faim ». Que M. Rey lui rende son manuscrit et qu'on en reste là. Le libraire proteste, se confond en excuses ; on repart. Dorénavant Rey paie, mais n'imprime pas, et Jean-Jacques s'énerve. Le 13 octobre, Rey se tire d'affaire comme il peut : son maître imprimeur est malade depuis deux mois mais le 27, c'est juré, il mettra sous presse au début de l'année prochaine, dès qu'il aura le manuscrit complet. L'envoi des épreuves d'Amsterdam à Montmorency risquait bien d'être fort coûteux, mais on trouva un expédient : M. de Malesherbes, Directeur de la Librairie, bénéficiait de la franchise de port et acceptait avec bienveillance de faire transiter les paquets par ses services. Enfin, on était à pied d'œuvre : en avril 1760, dix-huit mois après le début des pourparlers, les premiers placards parvenaient à Montlouis.

Avec un auteur aussi méticuleux que Jean-Jacques, l'impression de ce gros roman ne devait pas être une sinécure. En mars, il a arrêté le titre définitif : *Julie ou La moderne Héloïse* sera désormais *Julie ou La nouvelle Héloïse*. Passons aux problèmes techniques : le caractère est bien, mais qu'on utilise du petit-romain pour les notes ; le format n'est pas très heureux, le papier non plus. Rey veut des vignettes pour faire joli : quelle idée ! Et cela continue. Surtout, qu'on ne se mêle pas de rien

corriger, ici par exemple, où « la phrase est tellement cadencée que l'addition d'une seule syllabe en gêterait l'harmonie ». Le 5 mai, Rousseau grogne que les épreuves sont « pleines de fautes horribles » et que le papier boit. Trois semaines plus tard, laconique et découragé : « J'ai beau sécher le papier avec le plus grand soin. Il boit toujours ». Puis c'est autre chose. Ne voilà-t-il pas que Rey a l'idée saugrenue d'encombrer la page de titre de sa devise, *Vitam impendere vero* ? Ce serait un bariolage d'un goût charmant : un titre en français, une épigraphe en italien et une devise en latin ! Et à quoi pense-t-il donc d'aller affubler un roman d'une maxime réservée aux ouvrages sérieux ? On progressait tout de même : à la fin de 1760, Rey lance son prospectus publicitaire.

Entre-temps, Jean-Jacques pousse activement les compléments de son édition. Puisque ce pingre de Rey n'a pas voulu en assumer les frais, il a confié à son factotum, le diligent Coindet, le soin de faire exécuter à part douze estampes pour illustrer son roman. On avait songé à Boucher, qui ne donna pas suite, et c'est Gravelot qui fit les planches. Nouveaux soucis, nouvelles minuties. Jean-Jacques colle impitoyablement son œil de myope sur les dessins pour lesquels il a préparé avec amour des commentaires explicatifs et, bien entendu, il n'est pas satisfait : cette attitude manque de simplicité, celle-là de noblesse, Julie a l'œil gauche trop grand — non, c'est le droit qui est trop petit —, la pendule marque une heure peu vraisemblable. Le 19 janvier, la dernière estampe l'épouvante : « Wolmar semble un vieux apothicaire et Claire une grosse joufflue de servante qui tient un torchon ». Le 5 novembre, cette précision anatomique : « Julie et Claire ont le sein trop plat. Les Suissesses ne l'ont pas ainsi. Probablement M. Coindet n'ignore pas que les femmes de notre pays ont plus de tétons que les Parisiennes ». Gonflez-moi cela, s'il vous plaît. Et Coindet s'exécute, trotte, va et vient, et aura encore mission, le moment venu, de distribuer aux intimes leurs exemplaires du roman. Ce qui ne l'empêchera pas de se faire réprimander pour avoir scandalisé Montmorency, la nuit du dimanche gras, en menant jusqu'aux petites heures un joyeux chahut et en poursuivant M^{me} Leduc, l'aubergiste du *Cheval blanc*. Pauvre Coindet, qui se chargeait aussi de faire publier une seconde préface, un entretien sur les romans

entre l'éditeur — c'est-à-dire Rousseau, puisqu'il ne s'avouait pas pour l'auteur du recueil — et un homme de lettres. La préface parut en février, les estampes en mars 1761, chez Duchesne, quelques semaines après la *Julie* : Jean-Jacques s'entendait à tenir le public en haleine.

Tant de soins le montrent, il était toujours amoureux de son roman, mais se gardait bien de l'avouer. Quand il en parle, il affecte le détachement. Avec Malesherbes, il s'agit d'un « fade recueil », avec M^{me} de Luxembourg d'une « longue traînée de paroles emmiellées et de fade galimatias » ; inquiet du jugement de la puritaine Genève, il évoque pour Vernes ou Vernet « une espèce de fade et plat roman », pour Lenieps, « un livre de femme »¹. Impatient d'un avis autorisé, il n'a pu se retenir de communiquer les bonnes feuilles à Duclos qui, en homme de métier, a critiqué quelques développements un peu amples dans les deux dernières parties mais, à la différence de Diderot, il n'a pas trouvé le roman « feuillu », loin de là : « Je voudrais qu'il eût vingt volumes. [...] Ce n'est pas seulement une lecture de plaisir, c'est un bon livre »².

Publier, c'était, au XVIII^e siècle, toute une aventure, car rien ne mettait le libraire étranger à l'abri des contrefaçons. Or l'impression hollandaise coûtait cher, Rey avait investi pour le papier, les caractères. Et si un libraire français réimprimait en vitesse et à bas prix, qui achèterait son édition ? Rey pensa parer le coup en se cherchant un diffuseur en France. Il s'entend donc avec le libraire Robin, à qui il cède la moitié du tirage, soit deux mille exemplaires à huit livres la pièce, que Robin pourra revendre jusqu'au double de ce prix. Mais ce n'était toujours pas une garantie. D'abord, il fallait que Malesherbes autorise l'entrée du roman dans le royaume, et Malesherbes tarde à donner sa réponse. Ensuite, il s'est bien arrangé avec Robin, mais si un autre éditeur allait s'en mêler ? Pour complaire à Rey, Rousseau suggère à Malesherbes d'interdire toute contrefaçon. Impossible, répond le Directeur. En décembre 1760, Rey est venu plaider sa cause à Paris, n'a rien obtenu et voit venir

1. *Correspondance complète de Jean-Jacques Rousseau*. Éd. par R. A. Leigh, t. VII, pp. 54, 330, 348, 350 ; t. VIII, p. 1.

2. *Correspondance*, t. VII, pp. 268, 308, 317, 318, 324.

la catastrophe : « Si M. de Malesherbes refuse à Robin le droit de réimprimer cet ouvrage et ne fasse pas faire une défense expresse aux libraires de ne point le réimprimer, je regarde comme certaine la perte de 16.000 Livres. [...] Quand tout cela se présente à mon esprit, que je pense à une femme et à des enfants dont le sort est attaché à ma fortune, je ne puis que m'attendrir et tomber dans un découragement total »³.

Restait une solution, plutôt surprenante pour nos mœurs modernes : désigner un faussaire agréé, en priant Malesherbes de donner à Robin le droit exclusif d'imprimer une contrefaçon, moyennant cent pistoles versées à Rousseau, qui tirera ainsi quelque profit de l'opération. On fit assaut de générosité : Rousseau offre à Rey de partager cette somme ; l'éditeur refuse. Touché, Jean-Jacques lui donnera à moitié prix — mille francs — le manuscrit du *Contrat social*.

Conséquence : puisque le Directeur de la Librairie protège l'édition pirate, pas question de mettre celle de Rey sur le marché avant d'avoir écoulé l'autre. Rey a expédié des ballots à Robin, le 22 novembre, par les canaux, via la Zélande et Bruxelles et juge qu'ils seront à Paris le 3 ou le 4 décembre. C'était compter sans l'hiver : les 2000 exemplaires n'arrivèrent que peu avant la mi-janvier. En hâte, Robin imprimait la contrefaçon, laquelle, publiée en France, devait être approuvée par la censure, qui imposait de graves coupures, surtout dans les discours religieux de Julie. Jean-Jacques tempête, se rebiffe au nom du droit des gens, rien n'y fait : libre à vous, lui répond Malesherbes, de désavouer publiquement l'édition Robin⁴. Celle-ci sort de presse fin janvier et on la bazarde au plus vite. L'édition authentique, celle de Rey, est enfin mise en vente dans les premiers jours de février 1761.

Un succès ? Non, un triomphe, qui passe tout ce que Rousseau avait pu rêver. Il fut tout de suite question de publier chez Duchesne une nouvelle édition autorisée, cette fois sous la surveillance de l'auteur. Mais il fallait s'accorder avec Malesherbes sur les observations, suppressions et modifications exigées par les censeurs. Le résultat ne lui plut pas. Ces gens là, dit-il, ont

3. 31 décembre 1763, *Corr.*, t. VII, p. 381.

4. *Corr.*, t. VII, pp. 297-301 ; VIII, 34.

travaillé à la conversion de Julie, « et je ne doute point que leurs soins pieux n'en aient fait une personne très orthodoxe, mais [...] j'avoue qu'elle me plaisait plus, aimable quoique hérétique, que bigote et maussade comme la voilà ». Cette Julie embéguinée n'était plus sa Julie. Sans doute, mon cher Monsieur, répondit Malesherbes, mais il est avec la censure comme avec le ciel des accommodements nécessaires, et ce n'est pas « exiger d'un auteur de parler contre sa façon de penser que de ne pas lui permettre de dire tout ce qu'il pense »⁵. En avril, Rousseau renonça à s'occuper de cette édition, qui ne parut pas et était devenue inutile. Après les exemplaires de Robin, ceux de Rey s'enlevaient comme des petits pains et les contrefacteurs imprimaient à tour de bras à Lyon, Bordeaux, Rouen, Avignon, Hambourg, Liège, Lausanne, Londres... Soixante-douze éditions jusqu'en 1800 : le best-seller du siècle.

Jean-Jacques n'en est pas peu fier. Comme M^{me} de Luxembourg avait parlé de *Julie* à la cour. M^{me} d'Houdetot en ville et Duclos à l'Académie, tout Paris piétinait d'impatience. Les femmes surtout en avaient la tête tournée, et il eut la flatteuse impression que plus d'une, même de haut parage, ne se fût pas montrée cruelle pour celui qui avait su les bouleverser. Avec son histoire toute simple, il avait eu peur d'ennuyer, mais une anecdote le rassura. Une grande dame s'était préparée pour le bal. En attendant l'heure, elle prend le roman, oublie ses gens, ses chevaux, le bal, et passe la nuit à lire. Et puis, il y avait un mystère bien excitant. Rousseau était-il l'auteur ou seulement l'éditeur de ces lettres ? N'avait-il pas raconté sa propre histoire ? Julie avait-elle existé ? Dans sa préface, Jean-Jacques ne disait ni oui, ni non : « Gens du monde, que vous importe ?... »

Les gens de lettres, observe-t-il, furent partagés⁶. C'est d'abord que le roman, s'il est à la mode, n'a pas vraiment conquis ses lettres de noblesse. En face de la tragédie, par exemple, il reste un genre mineur, proche du divertissement, et volontiers

5. *Corr.*, t. VIII, pp. 137, 177.

6. *Œuvres complètes*. Publ. par B. Gagnebin et M. Raymond, t. I, p. 545. C'est aussi l'opinion de L.-S. Mercier : « Les gens de lettres rejetèrent, autant qu'ils purent, l'effet de l'ouvrage ; le public s'y livra de bonne foi » (« Des écrits publiés à l'occasion de *La Nouvelle Héloïse* », dans : *Œuvres complètes de J.-J. Rousseau*. Paris, Poinsot, 1788, t. IV, p. 458).

dédaigné des esprits sérieux. La critique s'acharnait sur lui au nom de la morale, soit parce qu'il véhiculait des idées dangereuses, soit parce qu'il peignait des passions condamnables. En 1755 encore, dans ses *Entretiens sur les romans*, l'abbé Jacquin les trouve « inutiles pour les belles-lettres, dangereux pour l'esprit, plus dangereux encore pour le cœur ». De grâce, plus de romans !⁷ Or le contenu de *La Nouvelle Héloïse* était à la fois moral, social, politique et religieux, il exposait les problèmes d'un homme et de son temps, faisait éclater les cadres de la littérature romanesque traditionnelle. La critique est surprise, elle se rabat sur les règles violées, dénigre les mœurs, la psychologie, les caractères, tantôt trop complexes et tantôt pas assez, les réflexions philosophiques ou religieuses : on parle de « recueil de dissertations », de « bavardes métaphysiciennes », de « discussions pédantesques ». De plus Rousseau ne satisfaisait pleinement personne : Julie pieuse agaçait les uns. Wolmar athée choquait les autres. C'est tout juste ce qu'écrivait à Jean-Jacques un lecteur anonyme : « Croyez-moi, ne vous allez pas fourrez entre les incrédules et les dévots ; c'est un poste où vous ne resterez pas longtemps en paix. Figurez-vous que c'est un Wolmar qui vous parle »⁸.

Toujours est-il que les gens de lettres blâmèrent sévèrement⁹. Suard, dans le *Journal étranger* de décembre, traduit de l'anglais un *Parallèle entre la Clarisse de Richardson et la Nouvelle Héloïse de M. Rousseau*, où l'on conclut que le projet de rivaliser avec le romancier anglais était « au-dessus des forces de

7. Sur cette situation : G. MAY, *Le dilemme du roman au XVIII^e siècle*. Paris, 1963 ; H. COULET, *Le roman jusqu'à la Révolution*. Paris, 1967. pp. 323-329.

8. Mars 1761, *Corr.*, t. VIII, p. 258.

9. L'accueil réservé à *La Nouvelle Héloïse* a été amplement étudié. Renvoyons, pour ce qui suit, à : H. BLATZ, *Die Aufnahme der Nouvelle Héloïse*. Heidelberg, 1914 ; D. MORNET, *La Nouvelle Héloïse*. Paris, 1925, t. I, pp. 237-263 ; Ph. VAN TIEGHEM, *La Nouvelle Héloïse de Jean-Jacques Rousseau*. Paris, 1956, pp. 85-122 ; S. S. B. Taylor, « Rousseau's contemporary reputation in France », *SVEC*, XXVII, 1963, pp. 1555-1559 ; R. TROUSSON, *Rousseau et sa fortune littéraire*. Paris, 1977, pp. 23-34 ; A. ATTRIDGE, « The reception of *La Nouvelle Héloïse* », *SVEC*, CXX, 1974, pp. 227-267 ; *Correspondance*, t. VIII-IX, passim. Pour une étude de la pénétration dans divers milieux et des catégories du public : Cl. LABROSSE, *Lire au XVIII^e siècle. La Nouvelle Héloïse et ses lecteurs*. Lyon, 1985.

M. Rousseau ». C'est aussi l'avis du président de Brosses : « De Clarisse à Julie, il y a la même distance que de Molière à Des-touches ». En outre, toute cette histoire ne tient pas debout : qu'est-ce que cette mère qui donne à sa fille un précepteur de vingt ans ? ce mari qui accueille, la bouche en cœur, l'ancien amant de sa femme ? L'auteur avisé de *La Nouvelle Héloïse au tombeau* observe qu'une fille qui a deux sous de jugeote ne laisse pas traîner ses lettres d'amour et les réclame « à mesure qu'elle les écrit, surtout lorsqu'elle est chez son père ». En somme, soupire le *Journal encyclopédique*, « tout dans ce roman sort des lois ordinaires ». Et l'abbé Iraitlh tranche : « L'auteur, comme romancier, mérite peu d'estime ; il pêche contre la vraisemblance ; il est diffus et déclamatoire, intéressant, mais dénué de faits et de situations, chargé de superfluités et de contradictions perpétuelles »¹⁰.

Puis ce sont les glapissements des sots et des cuistres. Une *Lettre d'un curé à M. Rousseau* déplore la morale relâchée et épingle les fautes de grammaire, un Alexis-Joseph Genêt lui reproche, en dix pages, d'avoir soutenu que le pays de Vaud, conquête des Bernois, ne faisait pas partie de la Suisse. Savez-vous bien, Monsieur, pérerait ce puits de science, que le canton d'Orbe est appelé par César *Pagus Urbigenus* ou *Verbigenus*, forme latinisée de deux mots celtiques, *Gen* qui signifie habitation et *ouerb* qui désigne une rivière, savez-vous cela ? Jean-Jacques prit la peine de remercier et d'avouer humblement qu'il ne le savait pas¹¹. J.-F. Bastide, un journaliste à qui Rousseau devait confier son *Projet de paix perpétuelle*, lui offrait de composer un volume en commun : lui exposerait ses critiques sur le roman, Rousseau y répondrait, comme dans les dialogues amébéés. « Il n'y aura jamais eu, claironnait-il de pareil spectacle pour les honnêtes gens ! »¹² Jean-Jacques contre Bastide, quel spectacle en effet !

Certains trouvaient la *Julie* assommante. Buffon saute des pages, découvre « bien du rabâchage », et Fréron assure, dans son *Année littéraire* : « Quelquefois même cette lecture fatigue,

10. Abbé IRAILH, *Querelles littéraires*, 1761, t. II, p. 340.

11. *Corr.*, t. IX, pp. 47-54, 58.

12. 16 février 1761, *Corr.*, t. VIII, pp. 113-114.

et le livre tombe des mains. On sent que c'est presque toujours l'auteur qui parle, et non les personnages. Il donne les rides de la philosophie même à de jeunes fronts ornés de poupons et de fleurs ». Palissot pensait de même, critiquait négligence et digressions, mais se voulait impartial : « Il est quelquefois sublime, et je n'ai vu nulle part des sentiments plus profonds, des peintures plus fortes, plus énergiques »¹³. La *Correspondance littéraire* de Grimm procéda, le 15 janvier, à l'éreintement prévisible. Pas de génie, pas de style, pas de goût, mais des invraisemblances et des paradoxes. « Je vois, disait cet ancien ami, que M. Rousseau est absolument sorti de son genre, en voulant écrire un roman. [...] De tous les ouvrages dont le public s'occupe et se souvient, je ne vois pas qu'il en ait paru depuis longtemps un plus mauvais que *La Nouvelle Héloïse* »¹⁴. Mais M. Grimm n'était, bien sûr, ni fielleux ni jaloux. Que pensa Diderot ? Peut-être le confia-t-il à son amie Sophie Voland, mais publiquement il garda le silence.

Les timorés, eux, s'effarouchent d'un roman immoral, qui multiplie les situations indécentes et dissimule le vice sous les fleurs de la vertu. Comme dit Fréron, « ses principaux personnages sont vicieux dans la pratique, et vertueux dans la spéculation ». Vous « canonisez le vice », Monsieur, écrit à Rousseau le marquis de La Guerche qui signe, par dérision, « Citoyen de Paimbeuf »¹⁵. Dans ses *Mémoires*, Marmontel repousse en père de famille « les poisons assaisonnés dans les écrits d'un éloquent sophiste et d'un corrupteur séduisant », tandis que la *Lettre d'un militaire* décrète Saint-Preux « un laquais indigne, qui aurait dû, vil suborneur, être puni comme un laquais voleur ». Que de pudeur, grands dieux, chez ces honnêtes gens ! M^{me} du Deffand, que les roués de la Régence avaient connue moins bégueule, pinçait les lèvres comme une chaisière : « Rien de plus contraire aux bonnes mœurs que son *Héloïse* »¹⁶. Qu'à cela ne tienne : le protestant Formey publie un *Esprit de Julie*, version

13. À Jacob Vernes, 9 février 1761, *Corr.*, t. VIII, pp. 71-72.

14. *Corr.*, t. VIII, pp. 343-346. Il revient à la charge le 1^{er} février, *Corr.*, t. VIII, pp. 347-350.

15. 3 mai 1761, *Corr.*, t. VIII, p. 316.

16. 25 juin 1764, Voltaire, *Correspondance*, éd. Th. Bersterman, t. XXVII, p. 444.

expurgée à l'usage des âmes candides, car « il fallait faire une *Julie* imitable et digne d'être imitée ; *La Nouvelle Héloïse*, au contraire, est inimitable, et indigne d'être imitée ». Amen.

Dans ce concert, place à part au soliste Voltaire, qui avait une longue dent contre l'ermite de Montlouis. La première réaction donne le ton. C'est un roman, explique-t-il à son ami Damilaville, « dont le héros va au bordel, et dont l'héroïne fait un enfant avec son précepteur ». Voltaire avait le sens du raccourci. Variante à l'usage de d'Argental : « Le héros est un précepteur qui prend le pucelage de son écolière pour ses gages »¹⁷. Voltaire, qui n'a pas digéré les sorties de Rousseau contre les spectacles, ni sa lettre furibonde du 17 juin de l'année précédente, ni l'interdiction (où il voit l'influence de son adversaire) par le Magnifique Conseil de Genève, de jouer la comédie dans sa maison, Voltaire est bien décidé à caresser les reins au « polisson », mais en cachant le bâton. Sous le nom d'un ami, le marquis de Ximenes, il publie en janvier 1761 ses quatre *Lettres sur la Nouvelle Héloïse*. Il s'en prend au vocabulaire, aux impropriétés de termes, à la trivialité des situations. Puis vient un résumé sarcastique : Saint-Preux est « une espèce de valet suisse, ... assez ivrogne » ; Julie fait « un faux germe, ce qui priva malheureusement la Suisse d'un petit Jean-Jacques qui en eût fait les délices et l'admiration ». Elle épouse « un gros Russe naturalisé dans le pays de Vaud » qui se déclare « très content du tonneau, quoiqu'un autre l'eût percé ». Depuis son tour du monde, Jean-Jacques — Voltaire affecte de le confondre avec Saint-Preux — est devenu « un des plus riches marins du canton de Berne » et a « vécu depuis fort uniment entre son ancien cocu et son ancienne maîtresse ». Ainsi assure le patriarche de Ferney, « jamais catin ne prêcha plus et jamais valet suborneur de filles ne fut plus philosophe ». Pour faire bonne mesure, il racontait encore comment les musiciens de l'Opéra avaient autrefois rossé Jean-Jacques d'importance. C'était du très mauvais Voltaire : « Cela n'est pas digne de vous », lui écrit d'Alembert¹⁸.

Il ne désarma pas les années suivantes. En prose, à M^{me} du

17. Voltaire, *Corr.*, t. XXIII, pp. 35, 111.

18. 9 mars 1761, Voltaire, *Corr.*, t. XXIII, p. 98.

Deffand : « Son *Héloïse* me paraît écrite moitié dans un mauvais lieu et moitié aux Petites-Maisons. Une des infamies de ce siècle est d'avoir applaudi quelque temps à ce monstrueux ouvrage »¹⁹. En vers, dans *Les deux siècles* :

Ma Julie, avec moi perdant son pucelage.
Accouche d'un fœtus et n'en est que plus sage.

Puis dans une *Épître au roi de la Chine* : « Son roman d'*Héloïse* dans lequel le héros gagne un mal vénérien au bordel et l'héroïne fait un enfant avec le héros avant de se marier à un ivrogne ». Et encore dans sa *Lettre au Docteur Jean-Jacques Pansophe*, et dans l'article *Bourreau* du *Dictionnaire philosophique...* Le grand homme ne pratiquait pas le pardon des injures.

Les uns conspuaient Rousseau, d'autres se battaient pour lui. En mai 1761, Le *Journal encyclopédique* publia une *Prédiction tirée d'un vieux manuscrit*, quelques pages en style pseudo-bibliographique dues à Charles Borde, l'ancien ami de l'époque lyonnaise. « En ce temps, écrivait-il, il paraîtra en France un homme extraordinaire venu des bords d'un lac ; et il criera au peuple, [...] j'ai reçu du ciel le don de l'inconséquence ; je suis philosophe et professeur de paradoxe. [...] Et il dira aussi qu'il est impossible d'avoir des mœurs, et de lire des romans ; et il fera un roman et dans son roman on verra le vice en action et la vertu en paroles. [...] Et dans son roman, on apprendra l'art de suborner philosophiquement une fille ». Le mois suivant, le même *Journal* fait amende honorable en publiant la *Contre-prédiction au sujet de la Nouvelle Héloïse* du jeune Charles-Joseph Panckoucke, récent thuriféraire de Jean-Jacques et futur grand libraire. Il y disait le contraire, mais sur le même ton : « En ce temps il sortira des bords du lac de Genève un jeune homme sage et vertueux. [...] Et il dira que les peuples qui ont des mœurs ne lisent point de romans, et il ne fera point de roman, mais un livre de mœurs auquel il donnera la forme d'un roman pour le faire passer ; c'est ainsi qu'on frotte de miel les bords d'un vase pour en faire avaler la liqueur amère... » Prophète contre prophète, c'était un jeu de l'époque.

Parmi les critiques et les gens de lettres, il y eut tout de même

19. 8 août 1709, Voltaire, *Corr.*, t. XXXVI, p. 379.

des jugements favorables, mais peu nombreux. *Le Journal encyclopédique* apprécie la morale : « Celui qui, après avoir lu ces lettres, ne se sentirait pas porté à devenir meilleur, donnerait bien mauvaise opinion de son cœur ». Même avis dans *L'Observateur littéraire* de l'abbé de La Porte : « Il n'y a presque pas une bonne action qu'on ne soit tenté de faire après l'avoir lu ». Le *Mercur*e pense que le livre « joint l'utilité de la morale à l'intérêt des situations », et l'austère *Journal des savants* qui, par exception, a rendu compte d'un roman, ouvrage frivole, conclut : « Nous ne pouvons louer dignement cet ouvrage, où tout jusqu'au vice même respire la vertu ». Même d'Alembert, froid géomètre mais amoureux de M^{lle} de Lespinasse, risquait une confiance attendrie : « Le mérite de ce roman ne peut être bien senti que par des personnes qui aient aimé avec autant de passion que de tendresse, peut-être même que par des personnes dont le cœur soit actuellement pénétré d'une passion profonde ».

Louables exceptions, mais c'est à une autre catégorie de lecteurs que *La Nouvelle Héloïse* devra son triomphe. Pour la première fois, on connaît les réactions, non seulement des hommes de lettres ou des gens titrés, mais d'une foule d'admirateurs obscurs qui écrivent à l'auteur pour lui dire, à chaud, leurs sentiments et leur enthousiasme. Et Jean-Jacques conserva ces lettres pédantes ou naïves qui lui montraient qu'il n'avait pas seulement exercé les esprits, mais remué les cœurs.

À Genève, comme bien l'on pense, les avis étaient partagés, et le Consistoire, attentif aux mœurs, faisait grise mine au roman : il ne l'avait pas défendu, mais en déconseillait la lecture et interdisait aux loueuses de livres de le distribuer. Françoise Constant de Rebecque, future tante de Benjamin Constant, exulte devant ce livre « superbement magnifique » ; Jacob Vernes, pasteur lettré, est enchanté, sauf par l'athée Wolmar, qui l'a attristé. Le ministre Moultoy, inconditionnel comme toujours, met Rousseau en garde : « Il faut mourir après avoir fait ce livre, et vivre après l'avoir lu. Cependant une cabale odieuse le peint ici des plus noires couleurs ». Les bravos étaient quelquefois assourdis, en effet, par les réticences morales. « Vos concitoyens vous admirent, écrit un lecteur. Les applaudissements sont universels ». Mais pourquoi la faute de Julie ? pour-

quoi Claire oublie-t-elle si vite son époux défunt ? pourquoi Wolmar ? Mêmes louanges et mêmes regrets chez le jeune Rous-tan. Quant à La Roche, un Genevois établi à Londres, il lui fait sévèrement la leçon. Il a lu la préface et décidé de s'en tenir là : « Vous dites que jamais fille chaste n'a lu de romans. [...] Vous auriez pu dire encore que si le premier roman qui a jamais été fait eût été brûlé par la main du bourreau et l'auteur pendu, nous aurions plus de filles chastes que nous n'en avons. Et si le premier faiseur de roman a mérité la corde, dites-moi un peu ce que mérite le dernier ? [...] Vous qui n'avez rien autre chose à faire, voyez un peu tout cela, soyez bon à quelque chose de bon ». Puis on devenait franchement hostile. Suzanne Necker, future mère de M^{me} de Staël : « Rien n'est moins moral que *La Nouvelle Héloïse*, c'est un édifice de vertu établi sur les fondements du vice ». Sa fille devait être d'un tout autre avis. Quant à l'anonyme auteur des *Amours suisses du Pont-aux-choux*, il pensait que Rousseau avait déshonoré sa patrie en faisant de Julie une Suisse : « Cela est bon en France, grondait-il, encore y a-t-il beaucoup de maris qui regimbent ». Charles Bonnet, le naturaliste qui avait attaqué le *Discours sur l'inégalité* et serait bientôt un des plus farouches ennemis de Jean-Jacques, affichait un dégoût catégorique : « Un peu de bon dissout dans une grande quantité de mauvais. Le style à l'ordinaire lâché et inégal. L'intrigue misérable, les peintures quelquefois lubriques, les maximes souvent dangereuses ; et pour tout dire un franc athée qu'on affecte de représenter comme l'être le plus vertueux »²⁰. On comprend pourquoi Rousseau aurait voulu que Rey n'envoie aucun exemplaire de la *Julie* dans sa patrie. Mais à Genève, on était toujours un peu grognon, et ces condamnations puritaines sont bientôt balayées par la vague de passion que soulevait le roman²¹.

Qu'y trouve-t-on ? Rien, à vrai dire, qu'on ne connaisse déjà : amour de la nature, pathétique, goût des jardins sur le modèle anglais, paysages, apologie du sentiment et de la sensibilité, analyse subtile des comportements, amour, passions, devoirs. Mais pour la première fois peut-être, tout cela mêlé,

20. Successivement, *Corr.*, t. VIII, pp. 102, 332, 88, 138, 205-208, 352, 240.

21. 14 mars 1759, *Corr.*, t. VI, p. 43.

confondu, dit un lecteur, dans un « merveilleux assemblage de vertus, d'honnêteté, d'amitié, de philosophie, de religion »²². Le grand public se soucie bien que le roman respecte ou non les règles ! Il lit pour le plaisir, pour l'émotion, pour s'enivrer des délices du sentiment, pour être remué, ravagé, brisé. Et ce qu'il dit, c'est son extase, ses larmes, une sorte de fureur dans l'attendrissement.

Tout le monde a lu *Julie*, tout de suite, et tout le monde s'emballe : Duclos ne rencontre dans Paris que des enthousiastes et les librairies sont prises d'assaut, malgré le prix élevé de l'ouvrage. Des libraires débrouillards tirent profit même de ceux qui n'ont pas les moyens de l'acheter, en le louant, et des gens, debout dans les boutiques, lisent avidement, à raison de douze sous par volume et de soixante minutes par tome, pendant que d'autres piétinent en attendant leur tour²³. On écrit à l'auteur que son roman est le plus bel ouvrage du monde, qu'il devrait être imprimé en lettres d'or, qu'il faudrait dresser des autels à Jean-Jacques, qu'il est au-dessus de l'humanité. « Si le grand Rousseau n'existait pas, lui dit un hobereau du Var qui s'est mis en tête de lui écrire chaque semaine, je n'aurais besoin de rien. Il existe, et je sens qu'il me manque quelque chose »²⁴.

Dans ces lettres, ce n'est que délire, spasmes et sanglots, on crie qu'on a été bouleversé, ébranlé jusqu'au plus profond de son être, l'émotion serre les gorges, les yeux ruissellent de larmes de tendresse et de bonheur. Fréron a critiqué le livre sur le plan technique, mais il avoue : « De ma vie je n'ai rien vu qui m'ait si fort attendri ». La marquise de Polignac n'a pu supporter l'épisode de la mort de Julie, elle se sentait sa sœur, son amie, sa Claire, et a dû fermer le livre pour ne pas défaillir. Bastide a pensé devenir fou de douleur : « Je n'ai de ma vie lu avec tant de danger pour ma raison. [...] Cette lecture m'a rendu malade, et tel philosophe, qui n'en conviendra pas, en a été à l'agonie »²⁵. On ne se lasse pas de le dire : Rousseau parle au cœur, libère des émotions oubliées, dit avec une force sans égale

22. Loyseau de Mauléon, 18 février 1761, *Corr.*, t. VIII, p. 131.

23. L.-S. MERCIER, *op. cit.*, t. IV, p. 458.

24. *Corr.*, t. VIII, pp. 260, 103, 261, 331, 280.

25. *Corr.*, t. VIII, pp. 47, 56, 91-92.

ce que chacun avait confusément senti, et on le remercie d'avoir su faire couler des larmes qui soulagent. « J'ai pleuré, Monsieur, lui mande une lectrice, je vous en remercie de tout mon cœur ». M^{me} Bourette, patronne du café allemand, surnommée la Muse limonadière, confesse : « Je vous dois tant de reconnaissance pour le plaisir d'avoir versé des larmes si délicieuses que le souvenir m'en fait répandre encore ». Le baron de la Sarraz s'est enfermé pour sangloter à son aise et l'abbé Cahagne n'a pas résisté au choc du troisième volume : « Il faut étouffer, il faut quitter le livre, il faut pleurer, il faut vous écrire qu'on étouffe et qu'on pleure ». Ce pathétique fait parfois sourire : « Je suis persuadé, dit le bon Daniel Roguin, qu'un gros rhume que j'avais en le lisant, en est passé plus promptement qu'il n'aurait fait, à cause de la quantité de larmes qu'il m'a fait répandre »²⁶. Et ce n'est rien auprès du général baron Thiébault, qui vibre encore dans ses *Mémoires*, vingt-cinq ans après la lecture : « D'émotions en émotions, de bouleversements en bouleversements, j'arrivai à la dernière lettre de Saint-Preux, ne pleurant plus, mais criant, hurlant comme une bête ». Ce long roman répondait à un besoin de la sensibilité, il comblait une attente, un vide ; il libère d'abord une immense puissance émotionnelle, enseigne la douceur des larmes.

Mais il fait davantage : qui pleure sur autrui est bientôt vaincu qu'il est bon, ou qu'il peut l'être. On découvre que vertu et bonheur, loin d'être incompatibles, peuvent s'associer dans une paisible vie de famille, loin du monde et de ses vanités²⁷. C'est une ruée sur la vertu. On s'identifie à Julie, à Claire, à Saint-Preux. Ainsi le roman purifie, révèle et élève l'âme, communique l'enthousiasme du bien, devient un livre-guide et un révélateur moral. Qu'on pouvait être bon et vertueux, on l'avait un peu oublié, et *La Nouvelle Héloïse* le rappelait à chaque page, encourageait à revenir à un comportement exemplaire, développait une faculté d'imitation, enseignait un évangile du cœur²⁸. C'est ce que constatera M^{me} de Staël en désignant Rousseau comme « celui qui a su faire une passion de la vertu, qui

26. *Corr.*, t. VIII, pp. 239, 148, 189, 187.

27. A. ATTRIDGE, *op. cit.*, p. 254.

28. Voir Cl. LABROSSE, *op. cit.*, pp. 40ss.

a consacré l'éloquence à la morale, et persuadé par l'enthousiasme »²⁹. Fréron ou l'abbé de la Porte en conviennent, on ne saurait lire ce livre sans éprouver une irrésistible envie de se perfectionner, comme si la lecture ranimait au fond des êtres la bonté originelle. Un obscur François Grasset l'écrit en vers, dans une *Épître à M. J.-J. Rousseau* :

Il n'appartient qu'à toi d'instruire ainsi les hommes,
Et quand tu nous montras faits comme nous le sommes,
C'était pour nous apprendre à devenir meilleurs,
Tu peignais nos travers pour corriger nos mœurs.

Cela, tous le lui disent. M. Le Roy, lieutenant des chasses du parc de Versailles, en est le premier convaincu : « Malheur à celui qui lira cet ouvrage sans en avoir une forte envie de devenir meilleur. Cet homme-là ne vaut rien du tout ». Le vieil ami Gauffecourt trouve une formule : « Socrate était l'accoucheur des pensées, vous l'êtes des vertus ». Puis c'est une lectrice anonyme — « Je me sens meilleure depuis que j'ai lu votre roman » —, ou une jeune fille de Rouen à son amoureux — « Quiconque lira ce livre avec attention et n'en retirera pas quelque avantage pour ses maux doit être corrompu à n'en jamais revenir ». Fromaget, ex-jésuite, joint les mains avec ferveur : « À chaque page mon âme se fondait. Oh que la vertu est belle ! »³⁰ C'était encore un paradoxe : avec un roman d'amour, Jean-Jacques devenait quelque chose comme un nouveau messie.

Ainsi se précise peu à peu une image qui est bien plus que celle d'un romancier. Ce qui compte, c'est le climat moral du livre, qui apprend à aimer et à pratiquer la vertu. Devoir, héroïsme, sacrifice ne sont plus de simples mots. Rousseau devient un directeur de conscience, le prophète d'une régénération des âmes ; à des lecteurs qui n'avaient pour ressources qu'une morale théorique ou une dévotion machinale, il apporte une volonté de vivre à la pointe d'eux-mêmes, il est un apôtre et un exemple.

On lui écrit pour lui dire le bien qu'il a fait, la révolution qu'il a jetée dans certaines existences qui, sans lui, couraient à

29. M^{me} DE STAËL, *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau*. Genève, 1979, p. 17.

30. *Corr.*, t. VIII, pp. 54, 178, 257, 259 ; IX, 3.

l'abîme. Le jeune Panckoucke était sur une pente dangereuse, déjà corrompu par les séductions du vice, « déjà un illustre scélérat dans le cœur ». Il a lu *La Nouvelle Héloïse*, et ses yeux se sont ouverts : « Il fallait un dieu et un dieu puissant pour me tirer de ce précipice et vous êtes, Monsieur, le dieu qui venez d'opérer ce miracle. [...] J'adore votre personne et vos sublimes écrits ». Il y a souvent dans tout cela beaucoup de littérature. Un officier, Séguier de Saint-Brisson, s'est épris d'une jeune marquise, mais il a relu la *Julie*, compris de quels sentiments coupables il brûlait pour une femme mariée, et retrouvé la force d'être vertueux. Le capitaine Lecointe a vingt-huit ans et quatre enfants, il croyait sa vie banale et monotone, mais Rousseau lui a fait découvrir la profondeur de ses attachements. Un certain Le Courte a dédaigné l'honnête état de son père, il a voyagé, roulé sa bosse, et ses mœurs se sont dépravées. Grâce à la Providence, il a lu *La Nouvelle Héloïse*, l'a fait lire « à la malheureuse qui partageait ses désordres ». Désormais cuirassé contre le vice, il va quitter Paris et se retirer en province. Un certain La Neuville rapportait une situation encore plus édifiante. Il était depuis quatre ans l'amant passionné d'une femme que son père avait mariée contre son gré. Mais l'aimée a dévoré *La Nouvelle Héloïse* et refuse désormais l'adultère avec horreur. « Pour moi, conclut La Neuville, livré à toute ma douleur, je te jure une haine éternelle, [...] Puisse le ciel exaucer mes vœux et te punir des maux que tu m'as fait, je mourrais trop content ». Il arrivait cependant que la leçon fût comprise de travers, comme dans le cas de La Chapelle, qui s'en inspirait pour vivre un roman licencieux narré complaisamment à Jean-Jacques. Fils de laboureur, devenu précepteur à Lyon, le voilà épris de la sœur de ses élèves. Comme Saint-Preux, il rejoint sa maîtresse dans sa chambre : « Elle dormait et je l'éveillai en me jetant dans ses bras. Vous juger bien que notre première occupation ne fut pas de lire. [...] Mille baisers qu'elle me permit de prendre sur sa bouche, les charmes de son sein qu'elle livra à ma discrétion, avait tellement embrasé mes sens, que dans mon ivresse j'allais... Elle arrêta mes efforts et me parla en des termes que Julie et son amant n'auraient pas désapprouvés. [...] J'eus honte de ma faiblesse. Comme un trait de feu, le charme de la vertu pénétra mon âme. [...] Nous continuâmes de nous voir presque

toutes les nuits. [...] Cent fois je l'ai vue pâmée dans mes bras. J'ai eu des désirs et des désirs violents, mais je les ai toujours surmontés ». Rousseau n'apprécia pas que l'on tirât de son livre un cours de libertinage et une apologie des demi-vierges ; il répondit sèchement à l'apprenti vertueux : « J'ignore ce que vous prétendez par les détails indécents que vous m'osez faire, mais il est difficile de les lire sans vous croire un menteur ou un impuissant »³¹.

Le succès fut donc inouï, accompagné, comme il se devait, d'une foule de commentaires, suites, parodies, imitations. L'abbé de Voisenon met en vers la lettre sur le suicide, une demoiselle de Moniesson versifie la scène de Meillerie et du retour sur le lac, Mercier écrit une *Dernière lettre du roman de Julie*, Bullioud invente une suite en vers et en douze chants dans sa *Pétrissée*, Brument écrit *Henriette de Wolmar ou la mère jalouse de sa fille*, et l'on tirera du roman des adaptations théâtrales jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

Car la vogue de *La Nouvelle Héloïse* ne devait pas s'éteindre avec la première génération de lecteurs. Chateaubriand en était fou dans sa jeunesse, quitte à se reprendre plus tard et à reprocher à Rousseau d'avoir mis à la mode « ces rêveries désastreuses et si coupables » qui mènent les jeunes gens au suicide — curieuse palinodie pour l'auteur de *René*. À neuf ans, Napoléon en faisait, paraît-il, son livre de chevet. Stendhal sortait de sa lecture « ivre de bonheur », elle jetait Michelet dans le délire et Lamartine s'écriait : « Grands dieux ! quel livre ! comme c'est écrit ! Je suis étonné que le feu n'y prenne pas ». Et Hugo et Vigny, et Nerval, et George Sand... Tous ils ont lu ce roman qui contenait déjà, à leurs yeux, tout le romantisme.

Son roman apporte à Rousseau une incroyable popularité. Mais bien plus qu'un auteur célèbre, comme Voltaire, il est celui qui opère une sorte de conversion à un sens nouveau de la vertu et de la conscience morale, qui enseigne que la passion est compatible avec la vertu, que le devoir n'exclut pas le bonheur. Aux yeux de ce public qui le lit dans la fièvre et les transports, il n'est plus le sophiste paradoxal des *Discours*, mais un modèle,

31. *Corr.*, t. VIII, pp. 78, 293, 305 ; XVIII, 109-110 ; XXI, 57, 179 ; XXV, 177.

un mentor, une sorte de saint laïc auquel on voudrait se dévouer pour mériter son estime et son amitié. Ainsi la Julie sermonneuse n'avait point ennuyé ; elle avait raffermi, converti les cœurs en les faisant aspirer au bonheur par la vertu. Il était désormais le maître des âmes sensibles.

Février est froid, le verglas craque sur la terre durcie ; les visiteurs, si nombreux en été, se font rares. Dehors, les arbres transis allongent leurs squelettes, les massifs de fleurs mortes sont gris dans la brume et les oiseaux muets ébouriffent leur manteau de plumes. Dolent, Jean-Jacques se calfeutre, ramène sur ses jambes les pans de sa robe de chambre. Un peu malgré lui, il commence, quand il est seul, à rassembler ses souvenirs, retrouve des lambeaux de son enfance et par instants, M^{me} de Warens sourit à Petit dans le jardin des Charmettes. Voit-il, ce prêcheur de vertu, les enfants qui auraient pu être là, auprès de lui ? Que pense-t-il en lisant les lettres enfiévrées qui lui parviennent chaque jour ? Il a fait partager son rêve, il a mené les autres dans son pays des chimères. Au coin du foyer dont il regarde danser les flammes, peut-être songe-t-il à Sophie, la déjà si lointaine, auprès de qui il avait vécu son roman. Thérèse prépare le repas, la vieille Doyenne, blottie sur ses genoux, lève la tête vers lui en mendiant ses caresses, les vagues de la gloire viennent battre son seuil.

Les retombées du Nouveau Roman

Communication de M. Jacques-Gérard LINZE
à la séance mensuelle du 11 juin

Au début de mai dernier, une association d'étudiants de Louvain-la-Neuve¹ organisait un séminaire voué à l'œuvre de Dominique Rolin et, plus particulièrement, au rôle joué par l'expérience vécue dans la genèse de cette œuvre. La romancière était présente et, le soir du premier jour, elle donnait en toute simplicité, sur le ton d'un amical entretien, une conférence éblouissante traitant du transfert de l'autobiographie dans la création romanesque. Ce fut l'occasion pour elle d'évoquer le Nouveau Roman, dont l'on sait combien il a marqué l'évolution de sa manière. J'étais précisément en train de songer à la préparation de la présente communication. Par le plus grand des hasards, en déclarant que le Nouveau Roman appartient désormais au passé, Dominique Rolin soutenait avec quelques nuances une opinion très proche de celle qui, déjà, m'inspirait. À vrai dire, je n'avais pas attendu 1988 pour imaginer, imminente ou déjà survenue, la mort du Nouveau Roman. Dès 1972, croyant que ce Nouveau Roman à l'état pur, comme esthétique, comme attitude pouvant conditionner l'essentiel d'une démarche créatrice, avait fait son temps, je donnais à la « Revue générale » un article où je me demandais s'il n'avait pas été qu'un accident — presque fugace — dans la vie des lettres françaises contemporaines. Il y avait, je m'en suis avisé plus tard, pas mal de naïveté dans ma question que, de toute façon, je posais beaucoup trop tôt. Toutefois, à cette époque-là, après avoir commis l'erreur de supposer que les maîtres du Nouveau Roman n'au-

1. L'a.s.b.l. « Ici, rien n'est simplement réel ».

raient plus grand-chose à écrire dans la ligne de celui-ci, je me proposais aussitôt un autre objet de réflexion qui me paraissait plus intéressant : il s'agissait des inévitables retombées de l'explosion néo-romanesque. Pour aborder cette question aussi, je manquais de recul — c'était, j'y insiste, il y a seize ans — et ceux d'entre nous qui voyaient en le Nouveau Roman un moribond parce que, comme sujet de conversation, il avait cessé de passionner le public des salons, avaient peut-être quelque excuse. Pourtant, l'évidente diversité des tempéraments, des projets, des styles et des choix de ceux qui, à ce moment-là, aux yeux de la critique, passaient pour les plus représentatifs des néo-romanciers, aurait dû nous faire prévoir que, si le Nouveau Roman était condamné à mort, il ne disparaîtrait pas tout d'un bloc ni sans se survivre tant soit peu dans les œuvres de disciples plus ou moins orthodoxes. Et nous voici en 1988, et ceux dont les noms ont, dès les premières années du Nouveau Roman, le plus brillé à son firmament, sont toujours là, écrivent toujours, même si plus d'un a été tenté par le cinéma ou le théâtre, ou a consacré une part de son énergie aux colloques, à la polémique ou à l'enseignement.

Comme beaucoup d'autres, vers 1970 déjà, je commettais l'imprudence de « sauter aux conclusions », selon une expression imagée qui nous vient, je présume, des Anglo-Saxons. Une telle assurance peut nous paraître d'autant plus grave — ou plus risible — qu'aujourd'hui seulement, après un bon quart de siècle, on est fondé à croire l'heure venue de décrire le phénomène avec une relative précision et toutes les réserves que doit inspirer une vision globale, non seulement du Nouveau Roman en soi, mais aussi et surtout de son environnement, de ses séquelles, de ses tenants et aboutissants. Et cependant nous pouvons craindre de ne plus voir paraître beaucoup d'essais exclusivement consacrés au Nouveau Roman : les éditeurs n'ignorent pas que la clientèle des libraires ne se jettera plus sur des études de l'espèce.

Il faut tout de même noter que, pendant ces années où les déductions de toute recherche pouvaient sembler hâtives, des dizaines de défenseurs et d'adversaires, exégètes, analystes, voire historiens des lettres, ont rédigé « à chaud » et accumulé des milliers de pages dont beaucoup, toujours inédites, dorment

peut-être pour longtemps encore chez eux ou dans les archives des grandes écoles. Et ceux de ces travaux qui ont été publiés, tout prématurés qu'ils puissent être à nos yeux, n'auront pas été inutiles : même avec des lacunes peut-être, et des faiblesses sans doute, ils ont permis de mieux cerner, par approximations successives, un ensemble hétérogène de réalités. Par ailleurs, ils ont provoqué le débat, suscité la contestation, en un temps où la plupart des romanciers en cause, interlocuteurs qualifiés quoique d'une certaine manière suspects, étaient tout disposés à donner de la voix, à émettre des avis qui restent précieux pour le lecteur curieux.

Certes, la mutation que le Nouveau Roman a représentée par rapport au roman traditionnel ou, plus exactement, à diverses formes devenues traditionnelles de la narration, diffère radicalement de celles qui ont mené les lettres françaises du classicisme du Grand Siècle, par exemple, à celui de la seconde moitié du XVIII^e, et de celui-ci au romantisme. Nous avons affaire, en ces cas-ci, à de vastes mouvements, qui semblent naturels, fatals, d'une culture, voire d'une civilisation, dans leurs cadres historique et géographique. Et cette mutation du Nouveau Roman paraîtra même moins décisive aux historiens des lettres, dans les siècles prochains, que celles du symbolisme ou du naturalisme, du dadaïsme et surtout du surréalisme, qui ne sont pas essentiellement, en profondeur, des faits de civilisation, mais bien des soubresauts, virages, explorations, annexions ou rejets, démonstrations de zèle partisan ou de farouche opposition, dans ces domaines mitoyens de l'esthétique et de la technique où se complaisent les écrivains depuis qu'ils ont perdu la candeur des trouvères et des chroniqueurs. Même si ces fruits du dynamisme d'une minorité n'emportaient pas l'adhésion des « autres » — majorité silencieuse ou non —, de telles manifestations ont jusqu'ici fini, sans toutefois faire tache d'huile, par laisser des traces indélébiles sur l'ensemble des idées reçues et des formes agréées. C'est ainsi qu'il reste quelque chose du symbolisme dans la poésie de notre temps, ou que le surréalisme se prolonge et se perpétue par l'élargissement et la libération du champ ouvert à quiconque s'exprime par la plume, le crayon, le pinceau, la photographie ou le cinéma.

Pour parler du Nouveau Roman, il faudrait bien entendu le

décrire, en énoncer les limites. Mais l'appellation, faut-il le redire ? recouvre une grande variété d'attitudes et de chemine-ments créateurs. En 1970, déjà, R.-M. Albérès ² observait : « Baroque, phénoménologique, structuraliste, objectif ou objec-tal, suggestif ou suggérant, présenté en trompe-l'œil ou en cou-leurs plates, le ' nouveau roman ' a tout été sans jamais se défi-nir... ». Et il est bien vrai, nous en sommes plus conscients aujourd'hui que la plupart des lecteurs d'il y a vingt ans, que le Nouveau Roman ne peut se réduire à cette école du Regard, à ce parti pris *objectal*, où ont tenté de le cantonner ceux qui n'avaient lu attentivement qu'Alain Robbe-Grillet, Claude Ollier ou Claude Mauriac, et qu'il n'est pas davantage le seul roman du « narrateur anonyme et absent, au regard en creux », auquel a fait allusion Ludovic Janvier ³, ou du « personnage omis », du « personnage sans profondeur » de Gerda Zeltner ⁴. On a parlé d'anti-roman, d'anti-littérature, d'*alittérature* ⁵, et nous avons été assez nombreux, en ce temps-là, à subir la séduction de ces jolies formules, ne remarquant peut-être pas que telle œuvre néo-romanesque n'était surtout pas « alitté-raire » ou qu'à l'inverse telle autre, parfaitement « alittéraire », n'avait rien à voir avec le Nouveau Roman.

Puisque les essayistes qui ont étudié le Nouveau Roman « du dehors » ne nous apportent pas une ou des réponses complètes, satisfaisantes et convergentes, tournons-nous donc vers les œuvres, en ce compris les textes théoriques, de deux importants initiateurs du Nouveau Roman. Las ! nous constaterons que si celui-ci est né d'une attitude commune en ce qu'elle a de négatif, commun refus d'habitudes et de tics devenus traditionnels, con-traignants comme des ornières, les aspects positifs, constructifs, inventifs, sont loin de révéler un indiscutable consensus. Les ouvrages d'Alain Robbe-Grillet, par exemple, et les principes qu'il énonce dans *Pour un nouveau roman* ⁶ trahissent une filia-

2. In *Le roman d'aujourd'hui, 1960-1970*, Albin Michel, 1970.

3. In *Une parole exigeante, le nouveau roman*, Minuit, 1964.

4. In *La grande aventure du roman français au XX^e siècle*, Gonthier, collec-tion Médiations, 1967.

5. MAURIAC (Claude) : *L'alittérature contemporaine*, Albin Michel, 1958, 2^e édit. 1969.

6. Éditions de Minuit, 1963. Réédit. Idées nrf 1964.

tion behaviouriste en ce qui concerne la position du narrateur, le rejet de l'analyse psychologique comme composante essentielle du récit, une influence marquée de l'existentialisme sartrien et une prédominance, dans l'aventure relatée, de la composante tragique. Nathalie Sarraute, au contraire, tant dans ses fictions que dans *L'ère du soupçon*⁷, récuse le behaviourisme, fait de la psychologie du personnage son principal centre d'intérêt, n'apparaît nullement conditionnée par l'existentialisme et ne privilégie qu'à peine la dimension tragique. Une lecture de Claude Simon, conteur épique, de Michel Butor ou de Claude Ollier, plus lyriques, ne peut qu'aggraver notre perplexité.

Et qu'importe, après tout ? Au sein de la perpétuelle, inévitable et salutaire transformation des idées et des goûts, des sensibilités et des modes, l'impact du Nouveau Roman n'aura pas été aussi marquant, sinon peut-être par sa soudaineté et par le nombre des auteurs quasi simultanément impliqués, que celui d'isolés comme Franz Kafka ou Marcel Proust, Virginia Woolf, James Joyce ou Robert Musil, William Faulkner ou Malcolm Lowry. D'un point de vue très particulier, on peut même dire que l'influence des nouveaux romanciers s'est plus rapidement affirmée : c'est, je crois, que ces nouveaux venus proposaient des modèles assez aisément imitables, à l'opposé des tout grands que je viens de citer, et dont le génie décourage toute velléité de démarquage ou de plagiat.

Mais de telles différences entre le Nouveau Roman et quantité d'audacieuses innovations, démonstrations de non-conformisme ou d'indiscipline, restent subjectives. Même le fait que, pour certains néo-romanciers, l'écriture soit devenue sa propre fin (ce que Jean Ricardou résumait en ces termes : « Le Nouveau Roman est moins l'écriture d'une aventure que l'aventure d'une écriture »⁸), même ce fait ne nous aide pas à tracer une frontière entre le Nouveau Roman et d'autres domaines romanesques en rupture avec la tradition.

Albérès a cependant identifié ce qu'il nomme le postulat nouveau auquel obéit le roman quand il nous offre « une réalité qui

7. Gallimard, 1956. Réédit. Idées nrf 1964.

8. In *Problèmes du nouveau roman*, Seuil, collect. « Tel Quel », 1967.

n'est pas totalement et immédiatement intelligible »⁹. Il a tout aussi bien reconnu les deux éléments majeurs de la métamorphose du roman de notre siècle : la modification de l'architecture du livre¹⁰ et la transformation de la vision de détail¹¹. Néanmoins, pour objectifs qu'ils soient, les critères de ce type ne peuvent nous satisfaire ici, puisqu'ils distinguent eux aussi, de la tradition, une part notable de ce qui s'est fait comme innovation depuis 1900, et non le Nouveau Roman du reste de la littérature narrative. C'est tellement vrai que lui-même, R.-M. Albérès, quand il fait appel à ces critères, doit incorporer Michel Butor à un groupe où se retrouvent Proust, Musil et Durrell, et d'autre part Nathalie Sarraute et Alain Robbe-Grillet, en dépit de tout ce qui les différencie, à un autre groupe, comprenant de nouveau Proust, mais, cette fois, avec Woolf et Faulkner.

À mon avis, il existe un facteur permettant de situer objectivement le Nouveau Roman dans le temps. C'est une donnée extra-littéraire qui, par conséquent, ne décrit pas le Nouveau Roman comme genre homogène et cohérent, ce qu'il n'est du reste en aucune façon, mais lui confère un caractère historique, un statut de famille. Il s'agit du fait que, peut-être pour la première fois en France, des écrivains et des critiques, et surtout sans doute, au départ, des éditeurs, ont systématiquement déployé, pour orienter la curiosité des lecteurs et leur imposer, si possible, un nouveau style de lecture, un vaste éventail de ressources médiatiques et ont recouru, à la limite, sinon à la publicité elle-même (dont on sait qu'elle a dès le siècle dernier soutenu le lancement d'œuvres littéraires), à tout le moins à ce que l'on nomme dans le milieu des affaires les « relations publiques ». Ainsi ont-ils pu faire recevoir, accepter, des ouvrages qui, autrement, auraient peut-être passé inaperçus ou n'eussent été remarqués que pour être aussitôt rejetés. (Je l'ai déjà rappelé en d'autres lieux : en février 1939, en dépit d'un service de

9. *Op. cit.*

10. Le roman de type nouveau n'est plus ni récit ni chronique mais devient aventure spirituelle, intellectuelle ou esthétique.

11. L'œil du lecteur, qui n'est plus celui d'un spectateur privilégié, doit consciencieusement faire un effort d'accommodation ; tout se passe comme si des images défilaient devant un myope ou un presbyte.

presse convenablement assuré par Robert Denoël, son éditeur, le recueil *Tropismes*, de Nathalie Sarraute, n'est signalé que dans un seul journal, *La gazette de Liège*, sous la signature de Victor Moremans.) À propos de ces opérations informatives, éducatives, menées par les jeunes nouveaux romanciers ou, plus vraisemblablement dans la plupart des cas, surtout à l'origine, par leurs éditeurs, on parlerait volontiers, si ces mots n'étaient par trop chargés de connotations négatives, de propagande et d'intoxication.

Nous n'ignorons pas que les amateurs de peinture, de musique ou de poésie ont de longue date appris à réviser constamment leurs convictions esthétiques, à rééduquer leur vue, leur ouïe, leur esprit. Mais les lecteurs de romans sont, je crois, plus lents à s'adapter, et sans doute les industriels et les commerçants du livre ont-ils eu raison d'affiner leurs méthodes. Le fait est là, quoi qu'il en soit : à côté de ce qui a été accompli en quelques saisons pour asseoir la notoriété d'une dizaine d'auteurs attachés aux Éditions de Minuit ou à la maison Gallimard, la révélation de l'*Ulysse* de James Joyce ou celle d'*Au-dessous du volcan* de Malcolm Lowry semblent tenir du bon vieux « bouche à oreille » ou, au mieux, du téléphone arabe.

Si nous retenons cette sorte de campagne de « relations publiques » comme critère permettant d'assigner un début et une fin à ce que nous appellerons peut-être l'époque du Nouveau Roman, c'est entre 1953 et 1970 que nous situerons celle-ci, bien que Nathalie Sarraute ait commencé d'écrire ses *Tropismes* en 1932 pour en confier le manuscrit en 1938 à Denoël, et qu'elle ait déjà publié *Portrait d'un inconnu* en 1948 puis, deux ans plus tard, quelques-uns des articles qui seront repris ensuite dans *L'ère du soupçon* ; et quoique *Le bavard* de René-Louis des Forêts date de 1946 et *Molloy*, de Samuel Beckett, de 1951.

On connaît assez les auteurs dont le droit de figurer dans la galerie des néo-romanciers est incontestable. À ceux que j'ai déjà cités il faut ajouter Marguerite Duras et le Suisse Robert Pinget. Sont ensuite venus Philippe Sollers et Jean-Pierre Faye, dont le premier allait animer le groupe « Tel Quel » cependant que l'on retrouverait le second au collectif « Change ». De l'une comme de l'autre de ces formations, certains ont dit qu'elles ont poussé *plus loin* les recherches novatrices, tandis que d'autres

soulignaient plus volontiers leur engagement politique, un trait qui fait défaut aux premiers « grands » du Nouveau Roman, même si Claude Simon, qui a été mêlé de près à la guerre civile espagnole, a utilisé ses souvenirs de celle-ci dans certains de ses récits (il l'a du reste fait sans aucune intention doctrinaire ou moralisatrice). Deux auteurs d'essais sur le Nouveau Roman ont aussi publié des livres de fiction : ce sont Jean Ricardou et Ludovic Janvier. Puis il faut, en courant le risque d'omettre quelques noms dignes d'être rappelés, mentionner notre ancienne compatriote Dominique Rolin, et Georges Perec, Michel Bernard, Jean Thibaudeau, Monique Wittig, Jean Paget, Viviane Forrester, Myriam Anissimov, Serge Koster, Geneviève Serreau, un autre Suisse, Jean-Luc Benoziglio, et l'Algérien de Paris Rachid Boudjedra. J'ai intentionnellement omis plusieurs écrivains belges. J'en parlerai à part puisque aussi bien, entre nous, la littérature de Belgique mérite un examen particulier.

Aussitôt après les Éditions de Minuit et Gallimard, Le Seuil et Denoël (tant avec sa collection principale qu'avec celle des « Lettres nouvelles ») ont accueilli des néo-romanciers, suivis de jeunes éditeurs que tentait le « crêneau » de l'avant-garde. Et il n'est pas jusqu'à Robert Laffont, réputé traditionaliste, voire convenu, qui n'eût participé au mouvement avec une collection, au reste excellente, baptisée « L'écart ».

Vu la diversité des tempéraments de ceux que nous tenons pour authentiques néo-romanciers, vu aussi l'évidente non-coïncidence des théories qu'ils ont défendues ou mises en œuvre, la tentation serait grande de rattacher au Nouveau Roman tout récit, voire toute prose, même poétique plutôt que narrative, s'écartant de quelque façon des courants traditionnels. C'est une erreur à ne pas commettre, puisque le Nouveau Roman n'a pas le monopole de la subversion. (Même avec *La motocyclette*, qui tranche un peu par le ton et par le thème sur le reste de son œuvre, le post-surréaliste André Pieyre de Mandiargues est étranger au groupe des nouveaux romanciers, aussi bien que F. J. Temple avec *Les eaux mortes* ou Béatrix Beck et Pierre Bourgeade avec leurs récits drôles et irrévérencieux, d'une facture très moderne : *Cou coupé court toujours* pour la première et *La rose rose* pour le second.) Il faudrait à ce compte-là incorporer d'office à la famille du Nouveau Roman les héritiers du

dadaïsme, quantité de poètes devenus prosateurs et tous les pataphysiciens, Raymond Queneau et Boris Vian en tête.

Que s'est-il passé dans les lettres françaises de Belgique, dès avant le moment où, par la grâce des journaux, magazines et revues, le Nouveau Roman allait accéder non seulement à l'existence mais aussi à la reconnaissance et bientôt à une espèce de gloire sans cesse contestée ?

Nous sommes en certains domaines, nous autres Belges, volontiers portés à l'innovation. Il y a longtemps déjà que notre poésie est secouée par les avant-gardes et leur confrontation. Le Parnasse d'abord, mais surtout le symbolisme, puis Dada, le surréalisme, le futurisme et d'autres manifestations d'une volonté d'écrire *autre chose* et *autrement*, d'être de son temps, voire en avance sur le temps, ont placé nos écrivains francophones au tout premier rang des novateurs en poésie, avec les plus grands Français. En revanche, à de rares exceptions près, nos romanciers ont le plus souvent été, jusqu'il y a moins d'un demi-siècle, bien « au goût du jour », ce qui signifie souvent au goût de la veille.

Deux Belges de Paris ont très tôt produit des œuvres qui, à l'un ou l'autre titre, qu'ils l'eussent ou non voulu, pouvaient être apparentées au Nouveau Roman. Le premier d'entre eux, déjà influencé par le surréalisme, était bien connu, tant comme écrivain que comme directeur de collection chez Gallimard, pour son indépendance et sa curiosité intellectuelle : c'est Georges Lambrichs dont paraissent en 1947, avant même le déferlement de la vague néo-romanesque, *Les fines attaches*, ensemble de textes brefs. Le second est Jacques Sternberg, dont *L'employé*, en 1958, n'est peut-être pas tout à fait néo-romanesque, mais s'écarte tout de même assez du courant traditionnel pour être publié par les Éditions de Minuit.

Chez nous, en Belgique même, il faut attendre 1960 pour lire *Le jour fabuleux* de Françoise Collin qui, en 1962, nous donnera encore *Rose qui peut*. Ce sont peut-être les deux tout premiers « nouveaux romans » des lettres belges de Belgique. La décennie 1960-1969 est féconde. Elle verra encore apparaître deux auteurs considérables dont l'un, Marcel Moreau, quoique extrêmement original, résolument à l'écart des sentiers battus, n'est nullement néo-romanesque pour autant : ivre d'écriture, contes-

tataire, éloquent et supérieurement doué même si parfois la première impression du lecteur peut être celle d'une logorrhée, Moreau s'impose en 1962 avec *Quintes* et nous donne ensuite, avec *Bannière de bave*, *La terre infestée d'hommes*, *Écrits du fond de l'amour*, trois longues proses (appelons-les romans, même si elles relèvent d'un genre vraiment à part) qui font de lui, d'emblée, l'un des premiers de sa génération. L'autre, Pierre Mertens, avait déjà publié deux ouvrages prometteurs, *L'Inde ou l'Amérique*, prix Rossel 1969, et les nouvelles du *Niveau de la mer*, avant de produire, avec *La fête des anciens* (1971), non seulement un très grand roman, mais aussi un bel exemple de ce que nous pouvons attendre de meilleur de la filiation néo-romanesque. Par la suite, Mertens reviendra à une conception plus classique du récit, tout en publiant encore des livres importants, deux splendides recueils de nouvelles notamment, puis *Les éblouissements*, ce roman qui, couronné en 1987 par le jury Médicis, me paraît aussi éloigné des formes traditionnelles que de celles qu'ont proposées les nouveaux romanciers. André-Marcel Adamek présente en 1970 son premier ouvrage, *Oxygène ou les chemins de Mortmandie*. On peut s'interroger ici sur la part de l'influence du Nouveau Roman, mais on trouvera dans ce livre une certaine parenté avec le Robert Pinget de *Graal flibuste*. Adamek remportera le prix Rossel, plus tard, avec *Le fusil à pétales*, puis confirmera ses qualités avec *Un imbécile au Soleil*, dont les audaces semblent bien avoir été encouragées par les modèles des trente dernières années.

Le prix Rossel — encore lui — couronne en 1972 *L'odeur du père* de Marie Denis, un récit tout de sensibilité, d'une indéniable originalité de construction et par là assez proche de toute une partie, féminine, du Nouveau Roman, et par exemple de Marguerite Duras en sa période des années cinquante. C'est en 1972 encore que Jean-Baptiste Baronian nous donne *L'un l'autre* : il a trente ans, c'est un « jeune » — mais de plus jeunes encore vont venir, parmi lesquels plusieurs transfuges de la poésie. Avant de parler d'eux, je signalerai que Baronian a encore publié, en 1977, *Scènes de la ville obscure* et, en 1980, *Place du Jeu de balle*.

En 1977, Eugène Savitzkaya a vingt-deux ans et, déjà, une

flatteuse réputation de poète. Les Éditions de Minuit publient, de lui, *Mentir*, que suivront, toujours chez le même prestigieux éditeur, *Un jeune homme trop gros* en 1978, *La traversée de l'Afrique* l'année suivante, *Les couleurs de boucherie* (chez Christian Bourgois) un an plus tard encore et *La disparition de maman* (de nouveau aux Éditions de Minuit) en 1982. Mais de quel horizon nous vient le romancier Jacques Sojcher : de la philosophie, de l'essai critique, de la poésie ? Cet esprit brillant aura publié au moins un roman, un antiroman plus exactement, ironiquement intitulé *Un roman*. C'était en 1978 de nouveau. Nous voyons, en 1981, deux autres poètes aborder le domaine de la prose narrative avec des œuvres néo-romanesques ou très proches des frontières du Nouveau Roman : c'est Jean-Pierre Verheggen avec *Vie et mort pornographiques de Madame Mao* et Francis Dannemark avec *Le voyage à plus d'un titre*. Danne-mark s'installera solidement dans le roman, dans le Nouveau Roman, avec *La nuit est la dernière image* en 1982 et *Mémoires d'un ange maladroit* en 1984.

Je reviens un peu en arrière, maintenant, pour évoquer à nouveau des prosateurs qui, à ma connaissance, n'ont pas fait œuvre de poètes ou, en tout cas, n'ont pas littéralement « vécu en poésie ». En 1974 paraissait *La représentation et la nuit* de Jacques Schneider qui, au vrai, accuse par ce livre autant d'affinités avec le courant post-surréaliste qu'avec la famille néo-romanesque. Paul Émond, dont *Plein la vue* sort de presse en 1979, ne peut être cité sans réserve parmi les néo-romanciers belges, mais il reste que les distances qu'il prend par rapport aux schèmes traditionnels nous inclinent à le rapprocher de certains nouveaux romanciers, entre autres de Robert Pinget qui, décidément, semble faire des émules chez nous. Paul Émond confirme ses qualités en 1981 avec *La danse du fumiste*, et en 1982 quand il publie *Paysage avec homme nu dans la neige*, volet romanesque d'un diptyque dont Werner Lambersy fournit, sous le même titre, le volet poétique.

En 1979 encore, nous avons pu lire *Le deuil antérieur* d'Antoine Compagnon, professeur d'université à Paris. Et, dans une manière qui rappelle celle de Francis Dannemark mais est sans doute moins marquée par l'expérience de l'écriture poétique, un nouveau venu, Pierre Sladden, nous livrait en 1983 ses *Voies*

privées. C'est cette année-là aussi qu'un beau texte, *L'homme qui regardait le ciel*, révélait Eddy Devolder. En 1984, du même, nous recevions *Ce rien de souffle qui n'appartient qu'aux dieux seuls*. Cette année-là encore paraissait *La double échancre* d'Hélène Prigogine, roman érotique mais aussi prétexte à recherche stylistique.

On le voit, l'exemple du Nouveau Roman a été bien perçu par les écrivains belges. Sans doute faudra-t-il bientôt nous préparer à refermer la parenthèse qu'il a si insolemment ouverte dans l'histoire parfois ronronnante des lettres de France et de Belgique. Mais il me semble que, pour beaucoup d'auteurs, plus rien ne sera désormais pareil à autrefois : en proposant une nouvelle esthétique, en remettant en question les éclairages, l'angle de vision, l'articulation du discours et, peut-être, en rencontrant plus précisément la sensibilité d'une partie du public contemporain, les néo-romanciers peuvent avoir, d'une part, donné mauvaise conscience à des auteurs que tentaient des solutions de facilité et, d'autre part, introduit des modes d'expression, des tours de pensée et d'écriture, que nous retrouverons deçà delà dans des ouvrages de la meilleure qualité. Ainsi oserai-je dire, choisissant deux narrateurs qui nous sont proches, que si l'on ne peut attribuer au Nouveau Roman une influence capitale sur la manière d'un Georges Thinès ou d'un Jean Muno nous sommes fondés à soutenir que ces deux écrivains — et d'autres encore, bien entendu — n'auraient pas composé telle ou telle de leurs pages comme ils l'ont fait s'ils n'avaient été tant soit peu conditionnés par un certain « esprit du temps » et par les recherches novatrices des néo-romanciers. Les récits de Thinès doivent certes beaucoup à l'émotion poétique, d'une part, et à la méditation philosophique d'autre part, mais il y avait dans *Le tramway des officiers*, prix Rossel 1973, et dans quelques autres œuvres, des traits vraisemblablement issus de mécanismes narratifs néo-romanesques. Quant à notre regretté Jean Muno, quelqu'un observait il y a peu, au cours d'une séance d'hommage qui était aussi l'occasion d'un débat sur son dernier livre, *Jeu de rôles*, que celui-ci était plus que les précédents, de son œuvre, marqué par le Nouveau Roman. Cela semble juste même si l'on peut aussi y déceler les traces d'une influence surréaliste.

Pour conclure, je me risquerai à imaginer ce qu'il restera du Nouveau Roman dans les lettres de demain.

J'ai dit tout à l'heure que ce Nouveau Roman était né d'une attitude au départ négative, à savoir le refus d'habitudes et de tics devenus contraignants. Il ne faut pas en déduire que le Nouveau Roman est libération. Aux principes traditionnels, devenus à la longue plus faciles à respecter qu'il n'y paraît précisément par la force de l'accoutumance —, chaque néoromancier a substitué dès le début son propre règlement, s'imposant d'autres contraintes. Si ceux qui entrent aujourd'hui dans la carrière des lettres savent bien lire assez d'œuvres néoromanesques, il est vraisemblable qu'ils seront suffisamment imprégnés de ce qu'il restera du Nouveau Roman, après une inévitable décantation, pour s'en inspirer de quelque manière, chacun selon son tempérament, et ce tout naturellement si l'on peut ainsi dire, et sans effort excessif. Peut-être professeront-ils, avec les behaviouristes et Alain Robbe-Grillet, que le narrateur ne peut adopter qu'un seul point de vue, doit s'interdire l'accès à un observatoire que seul Dieu le Père pourrait occuper. Et aussi, soutenant comme Robbe-Grillet que le monde *est*, tout simplement, ni signifiant ni absurde, ils éviteront de créer, comme tant de « traditionalistes », un « univers des significations », univers truqué paraissant reposer sur un système de métaphores tendancieuses, souvent polluées par un anthropomorphisme bien commode, que pourtant plus rien ne justifie.

S'il en est ainsi, ceux qui nous suivront éprouveront probablement le besoin de s'imposer d'autres règles nouvelles, de formuler d'autres exigences, tant il est vrai, d'une part, que l'art doit sans cesse évoluer et, d'autre part, qu'une authentique liberté de créer ne peut se mériter et porter des fruits que dans le cadre solide d'une discipline.

André VANDEGANS

André Malraux et André Gide *La Tentation de l'Occident* et *Incidences*

Au témoignage de Clara Malraux, « les premiers chapitres » de *La Tentation de l'Occident* furent écrits dans le salon de seconde classe du bateau qui ramenait le couple en Europe après la première expédition décevante d'Indochine¹. En fait, le livre mettait en forme des réflexions commencées en 1921 et qui allaient se prolonger jusqu'à la fin de l'année 1925. Il ne fut achevé d'imprimer, pour Grasset, que le 2 juillet 1926 et publié le mois suivant.

La Tentation de l'Occident montre l'Européen du premier quart du XX^e siècle voué à un triste dialogue avec lui-même, capable seulement de se dissoudre dans l'étude de soi, de s'enfoncer dans des songes pour la réalisation desquels il n'a que mépris, ou, à l'inverse, se jetant dans une confusion d'actions sans but par quoi il espère échapper à une inéluctable dilution. À moins qu'il ne se précipite aux plus étranges exercices de l'esprit. Ces mouvements ne sont qu'autant de tentations pour se dérober à cela qu'elles paraissent élire. Voyons la quête de l'Asie. Elle n'a d'autre but, en confrontant deux civilisations, que de montrer leurs arbitraires respectifs. Par quoi l'on voit mieux les problèmes de sa propre civilisation et l'on est conduit à l'abandon de l'idée d'une réalité limitée. De semblables con-

1. C. MALRAUX, *Le Bruit de nos pas. III. Les Combats et les jeux*, pp. 240-241, Paris, Grasset, s.d. [1969]. Malraux s'embarqua le 1^{er} novembre 1924. Voir A. VANDEGANS, *La Jeunesse littéraire d'André Malraux*, p. 239, s.l. [Paris], J.-J. Pauvert, s.d. [1964].

frontations mettent au jour le « possible ». Ces efforts dévoilent dramatiquement la profondeur de la fatigue qu'éprouve l'Européen en face de l'individualisme qui, après avoir servi à ébranler un ordre religieux du monde est devenu l'arme pouvant servir le plus efficacement la destruction de l'homme lui-même².

« Les Européens sont las d'eux-mêmes, las de leur individualisme qui s'écroule, écrit le Français A. D. au Chinois Ling, las de leur exaltation. Ce qui les soutient est moins une pensée qu'une fine structure de négations. Capables d'agir jusqu'au sacrifice, mais pleins de dégoût devant la volonté d'action qui tord aujourd'hui leur race, ils voudraient chercher dans les actes des hommes une raison d'être plus profonde. Leurs défenses, une à une, disparaissent. Ils ne veulent pas s'opposer à ce qui est proposé à leur sensibilité, ils ne peuvent plus ne pas comprendre³. »

La Tentation de l'Occident est, entre autres, le premier procès dans les formes que Malraux dresse de l'individualisme.

Il est singulier que dans le temps même où Malraux méditait son essai épistolaire, — si l'on peut appeler ainsi *La Tentation*, — Gide publiait, en 1923, dans *La Revue de Genève* une étude sur « L'Avenir de l'Europe » qu'il reprit en 1924 dans *Incidences*⁴. Gide y rapporte un dialogue qu'il a eu, dit-il, en 1921, avec un Chinois sur le sujet qui donne son titre au texte et dans lequel le rôle de l'individualisme est dénoncé. Il serait excessif de prétendre que l'article de Gide soit à l'origine de *La Tentation de l'Occident*. Malraux n'a pas attendu 1924 pour découvrir la source du mal européen qu'il ne voit d'ailleurs nullement là où la situe, en fin de compte, le Chinois de Gide, qui l'approuve. Il est, en revanche, très probable que Malraux ait lu *Incidences*

2. Sur tout ceci on verra, outre *La Tentation de l'Occident*, [A. MALRAUX], « André Malraux et l'Orient », dans *Les Nouvelles littéraires*, 31 juillet 1926, A. MALRAUX, « D'une jeunesse européenne », dans *Écrits*, p. 13, Paris, Grasset, 1927. et A. VANDEGANS, *op. cit.*, pp. 275-278.

3. A. MALRAUX, *La Tentation de l'Occident*, p. 37, Paris, Grasset, 1926.

4. Christiane Moatti a vu dans ce texte une source possible de la confrontation, dans *La Tentation de l'Occident*, entre A.D. et Wang-Loh, que A.D. raconte à Ling. Elle ne cite pas l'article d'après *Incidences* mais renvoie au 11^e volume des *Œuvres complètes* de Gide (*Les Personnages d'André Malraux. Le Prédicateur et ses masques*, p. 189, n. 1, [Paris], Publications de la Sorbonne, 1987). La ressemblance qui unit *La Tentation de l'Occident* à *Incidences* est plus large que ne le suggère Christiane Moatti.

entre son retour d'Indochine et son deuxième départ pour l'Asie, au début de 1925. Cette lecture n'a pu manquer de le conforter dans le sentiment qu'il nourrissait à l'égard du rôle déplorable que l'individualisme tenait dans l'évolution de la sensibilité européenne.

Il semble, écrit Gide, que la génération qui succède à la sienne « est plus curieuse ; elle ne méconnaît point le plaisir et le profit de l'aventure ; elle ne se sent plus, comme la nôtre, revenue de tout sans être allée nulle part. [...] Ce qu'elle cherche dans la tradition et dans l'étude du passé, c'est un élan... » Et si cette génération n'est pas, en fait, vraiment ainsi, c'est telle que Gide la souhaite, « tenant pour une grave erreur de croire que l'on connaît son propre pays d'autant mieux que l'on connaît moins bien les autres. Pour ma part, je puis dire que c'est en milieu étranger que j'ai le mieux compris, le plus⁵ aimé la France. On ne peut bien juger sans quelque recul ; et c'est aussi là ce qui fait qu'il faut se renoncer pour se connaître. » N'ayant pu, pour bien juger l'Europe, aller encore en Chine, Gide a accepté, il y a deux ans, de dîner avec un Chinois, ancien ministre, voyageant en Europe, « désireux de se renseigner, de s'instruire et, lui aussi sans doute, de s'éloigner un peu de son pays pour le juger⁶ ». Gide lui fait part de son désir d'aller en Chine. Le ministre lui répond qu'il doit alors se dépêcher car le pays, bouleversé par les révolutions, change à vue d'œil⁷. Ces révolutions n'ont rien à voir avec la religion, laquelle n'existe pas à proprement parler : le Chinois vit selon une morale ; il n'a pas besoin de mystiques. Les mouvements qui secouent actuellement le pays sont issus de son réveil, dû lui-même à l'intrusion des idées occidentales. Le ministre le regrette : « je ne suis pas de ceux qui souhaitent le changement et rien ne pourra valoir à mes yeux la Chine qui va disparaître [...]. Trois de vos auteurs en particulier ont profondément agi sur nos esprits : Dostoïewski, Ibsen et Shaw. » Shaw ? s'étonne Gide. Ce qu'il critique est si typiquement occidental... « Peu leur importe ce qu'il

5. A. GIDE, *Incidences*, p. 26, Paris, N.R.F., 1924.

6. *Op. cit.*, p. 27.

7. *Op. cit.*, p. 28.

démolit, me fut-il répondu. L'important, c'est qu'il démolisse. Ce que la jeune-Chine vénère en lui, c'est l'irrespect. »

Gide en vient à interroger le ministre sur ce qui l'a surtout frappé durant ses voyages. « Il me dit alors qu'il était surtout sensible, en Europe, à l'expression de fatigue, de tristesse et de souci de tous les visages, et qu'il lui semblait que nous connaissions tous les arts hormis celui si simple, d'être heureux ⁸. » Le Chinois poursuit : « Tout l'effort de la Chine (jusqu'à ces derniers temps du moins) avait été, comme jadis celui de l'Égypte, de ne pas donner prise au temps. Il me peignit alors l'engourdissement voluptueux qui s'était prolongé pendant des siècles, à l'abri de cette Muraille Sacrée que ne savaient franchir inventions ni découvertes modernes, ni tourments, ni désirs, ni ambitions démesurées. Cherchant son bonheur dans la norme, chacun n'avait souci que de ne se distinguer point de la masse, chaque jour de ne se distinguer point du passé. » Le ministre ne s'étonne pas que l'Europe ait préféré la vie à la stagnation : « votre civilisation a sûrement élevé l'homme plus haut que nous n'avons jamais pensé qu'il pût atteindre, — mécaniquement parlant tout au moins — et vous pouvez penser que cela valait bien quelques rides ». Ce qui surprend en revanche le Chinois, c'est que le Christianisme enseignait tout le contraire, qui était bien plus près de la Chine ⁹. Gide : c'est pour l'avoir compris que l'Église oppose aux réformes l'amour du passé. Le Chinois demande si le mal de l'Europe ne vient pas de ce qu'ayant opté pour la civilisation, elle se rallie à une religion qui la nie ; elle vit dans un compromis. L'Église elle-même a dû composer avec les progrès de l'esprit et donc s'écarter de l'Évangile. Mais imposant des dogmes et demandant à la raison de s'y soumettre, elle consentait au conflit. Si la raison s'oppose au dogme, l'Église doit évoluer avec la raison. Lao-Tse, Confucius, Cakiamouni ont eu la sagesse de situer leur enseignement sur un plan dépourvu de supranaturel, et en ne séparant pas morale de sagesse ; ainsi le plus vertueux est aussi le plus raisonnable ; ainsi la félicité que le Christianisme reporte dans le Ciel, le Chinois la réalise sur la terre. Musulmans, bouddhistes façon-

8. *Op. cit.*, p. 29.

9. *Op. cit.*, p. 30.

nent leurs mœurs selon les croyances¹⁰ ; les chrétiens pas. Une religion du dénuement, de l'amour, de la modestie, de la patience a formé, paradoxalement, les peuples les plus inquiets, les plus riches, les plus civilisés, ingénieux, industriels, inventifs, rusés, remuants, désireux de s'agrandir, les plus chatouilleux sur l'honneur. Selon Gide, ce serait que « sans en avoir l'air, la religion chrétienne (et la catholique à peine un peu moins que la protestante) est une école d'individualisme ; peut-être la meilleure école d'individualisme que l'homme ait jusqu'à ce jour inventée ». Le Chinois convient que c'est ce qui caractérise les peuples européens : « Chez nous, au contraire l'individu tend à se fondre dans la masse ; chez vous tout travaille à former des individus. » Et Gide pense à part lui : « Des individus [...] et je cherchais à¹¹ me souvenir du mot que Montesquieu prête à Eucrate, dans son dialogue avec Sylla : « Il en coûte trop cher pour les produire... » Oui, c'était à peu près cela : il en coûte trop cher — et toute cette triste comédie qui se jouait sur notre monde occidental portait pour titre : La recherche de l'individuel ou le sacrifice du bonheur. »

Comme l'a vu le Chinois, l'origine de notre malaise tient dans le tiraillement que nous font subir religion et civilisation ; dans aucun sens nous ne réussissons rien de pur. « Ne consentant à lâcher l'un ni l'autre, nous avons fait de l'Europe le lieu du mensonge et du compromis. » La culture n'a pu nier ni rejeter la religion, et même elle lui apporte « en hommage, en fin de compte le profit de ses infidélités ». Et la religion, « tout en protestant contre ces infidélités de la culture, en accepte volontiers le profit ». Elle s'oppose à la culture, mais n'ose le faire tout à fait et se laisse entraîner par elle loin de l'Évangile. Elle se lie même avec César et s'enrôle : on a vu les nations européennes se heurter et tuer au nom du Dieu de paix. Mais Gide préfère ne rien dire de tout cela au Chinois et quand celui-ci lui demande¹² ce qu'à son tour il pense de l'Europe, il répond qu'il en pense beaucoup de bien.

En fait, Gide croit que « nous assistons à la fin d'un monde,

10. *Op. cit.*, p. 31.

11. *Op. cit.*, p. 32.

12. *Op. cit.*, p. 33.

d'une culture, d'une civilisation ; que tout doit être remis en question, et que les partis conservateurs s'abusent s'ils estiment pouvoir loger l'avenir dans les institutions du passé car les formes vieilles ne peuvent convenir aux forces jeunes ». L'Europe de demain ? Aucun progrès de la culture d'un pays n'est plus possible dans l'isolement. Mais la question de l'Europe ne préoccupe qu'un petit nombre. « Le sentiment d'un intérêt commun ne se réveille qu'en face d'un danger commun, et jusqu'à présent le sentiment du danger n'a fait qu'opposer les peuples d'Europe les uns aux autres. L'habitude en est prise et c'est pourquoi l'on consent aujourd'hui si difficilement à considérer comme un danger commun la faillite ¹³. Le véritable esprit européen s'oppose à l'infatuation isolante du nationalisme ; il s'oppose également à cette dépersonnalisation que voudrait l'internationalisme. Je l'ai dit maintes fois et depuis bien longtemps déjà : *c'est en étant le plus particulier qu'on sert le mieux l'intérêt le plus général* ¹⁴ ; et ceci est vrai pour les pays aussi bien que pour les individus. Mais cette vérité doit être fortifiée par la suivante : *c'est en se renonçant qu'on se trouve* ¹⁵. » On apercevra la justesse de cette affirmation pour les pays quand la politique aura cessé de dominer la morale. Car les questions politiques se ramènent à des questions morales : « dans tout ce que nous déplorons aujourd'hui, il sied de s'en prendre moins aux institutions qu'à l'homme et que c'est lui d'abord et surtout qu'il importe de réformer » ¹⁶.

Malraux ne suit plus Gide lorsque, avec son Chinois, il place l'origine du malaise contemporain dans la tension qui règne en Europe entre le Christianisme et la culture. Mais il adhère à sa pensée quand il décèle la source de la crise dans le développement de l'individualisme que, pourtant, il n'attribue point particulièrement au Christianisme. Et il partage naturellement la pensée de Gide qui, au début de l'article, vante le dépaysement comme moyen de connaissance de son pays et, à la fin de l'étude, réaffirme la valeur du renoncement à soi pour se mieux discerner.

13. *Op. cit.*, p. 34.

14. C'est Gide qui souligne.

15. C'est Gide qui souligne.

16. *Op. cit.*, p. 35.

Un hommage à Robert Goffin

Le 21 mai 1988, la commune de Lasne a inauguré, sur la place d'Ohain, une stèle évoquant le souvenir de Robert Goffin.

Après le discours du bourgmestre, M. Richard Chamberland, et la lecture, par Rose Hardouin, de quelques pages du poète qui serait aujourd'hui nonagénaire, notre collègue Marcel Lobet a prononcé l'allocution que voici :

Je suis heureux d'apporter aux personnalités de la commune de Lasne le salut reconnaissant de l'Académie royale de langue et de littérature françaises. Par la même occasion, je me réjouis d'apprendre le récent jumelage de Lasne et d'Azay-le-Rideau, dont le nom chantant évoque une Touraine qui vit naître tant de poètes français.

Nous voici réunis pour fêter le 90^e anniversaire de Robert Goffin autour du souvenir de plusieurs membres de notre compagnie qui ont eu d'amicales accointances avec Ohain. Je songe à Albert Guislain (mon prédécesseur à l'Académie), à Charles Plisnier, notre premier Goncourt, et à Edmond Vandercammen dont l'épouse a bien voulu nous rejoindre pour cette cérémonie.

De vieux souvenirs affluent à l'esprit et au cœur chaque fois que l'on évoque les amitiés littéraires, en ce roman pays de Brabant où naquirent et vécurent tant de poètes. Aux noms déjà cités — et qui figurent sur les bancs de cette place — j'ajoute volontiers ceux de Maurice Carême et d'Élie Willaime dont la fille est présente parmi nous pour élargir le cercle de famille des poètes.

Condisciples à l'école primaire d'Ohain, leur village natal,

Robert Goffin et Edmond Vandercammen avaient fondé, depuis l'enfance, une fraternité lyrique.

Edmond Vandercammen racontait : « Je lisais les poètes avec passion, et il m'arrivait de traiter en vers les rédactions que nous proposait l'instituteur, un homme très sensible qui m'encouragea beaucoup. Puis, Robert Goffin, mon aîné, me montra ses premiers vers inspirés par Albert Samain. Bientôt, nous passâmes des heures exaltantes à lire, par les chemins ombreux de notre charmant village, les œuvres de Cendrars, de Supervielle, de Max Jacob, d'Apollinaire. »

Ohain fut donc, en toute vérité, une terre de poètes, un carrefour où se sont rencontrés des écrivains venus de tous les horizons.

Dans sa villa « Guillaume Tell », au bord du lac de Genval, Robert Goffin semblait convier les poètes du monde entier par ses lectures et par sa mémoire prodigieuse. Il lui arrivait de citer des pages entières de Victor Hugo à qui le rattachaient des souvenirs familiaux évoquant les grognards de la Vieille Garde napoléonienne, le dernier carré de ceux qui résistèrent jusqu'au bout. Notre ami ranimait ainsi toute une humanité grouillante comme le champ de bataille de Waterloo, à l'heure des corps à corps, non loin du chemin creux d'Ohain devenu légendaire.

Lors de mes promenades autour du lac de Genval, je passais souvent devant la maison du poète, hésitant parfois à troubler sa quiétude de lecteur. Je le devinais pêchant les images du « temps sans rives », près des « archipels de la sève ». Robert Goffin était, si j'ose dire, aux « sources du ciel », prenant « la proie pour l'ombre ». Au bord de son lac, il harponnait les « filles de l'onde »...

Multipliant les allusions aux titres imagés des recueils du poète, j'ai tenté de recomposer son univers lyrique. Robert Goffin était un homme multiple, fougueux. Il avait un masque d'empereur romain, et il aimait la vie plantureuse. Son œuvre abondante mêlait l'exotisme, le cosmopolitisme des gratte-ciel et tout ce que lui apportait la musique de jazz qu'il fut le premier à découvrir et à célébrer. *Aux frontières du jazz* est un livre inoubliable. Dans la mythologie de Goffin se croisaient vedettes de music-hall, grandes courtisanes, gangsters, champions spor-

tifs, virtuoses de la trompette, peintres surréalistes, toute une cohorte d'avant-garde éphémère.

Cet univers poétique est parti d'Ohain, grâce à la magie des souvenirs et de l'imagination. Robert Goffin était un écrivain. Je n'en veux pour preuve que cette phrase où il a indiqué le sens de son œuvre de poète et de prosateur : « Peut-être serai-je sauvé par les millions de mots que j'ai placés à la banque de l'Éternité. »

Heureuse coïncidence : dans quelques jours, nous serons à l'athénée d'Ottignies pour la remise des prix de la Biennale Robert Goffin. Deux poètes seront couronnés sous le patronage du héros de ce jour qui, parti du Brabant wallon, fit de longs voyages, comme Ulysse, pour revenir toujours, avec complaisance et fidélité, au village natal dont il n'avait jamais oublié les arbres et les chemins creux.

Merci à la municipalité de Lasne d'avoir érigé cette stèle afin de perpétuer le souvenir du poète qui, avec son condisciple Edmond Vandercammen, entretenait, dès son jeune âge, le feu d'une poésie immortelle.

Chronique

Séances mensuelles

En ouvrant la séance du 16 avril, M. Philippe Jones, directeur, a exprimé la très grande peine que l'Académie éprouve devant la mort de Jean Muno.

L'Académie a entendu une communication de M. Marc Wilmet : « Linguistique et stylistique, à propos d'un *tic d'écriture* chez Hervé Bazin ». Il s'agit de l'emploi fréquent d'un singulier collectif pour désigner des êtres ou des notions qui seraient normalement au pluriel, ce singulier ayant souvent une connotation hostile ou réductrice (comme ailleurs lorsqu'on dit « manger du curé » ou « chasser de l'Arabe »).

L'Académie a choisi la date du samedi 3 décembre pour sa séance publique de fin d'année. Celle-ci sera consacrée à Marivaux né en 1688. Les orateurs seront M. Charles Bertin et M. Claude Santelli. Avant cela aura lieu le 8 octobre la séance publique où M. Philippe Jones recevra M. Georges Duby.

Sur propositions de la Commission consultative du Fonds National de la Littérature, l'Académie a attribué plusieurs subventions d'aide à l'édition.

Réunie pour sa séance mensuelle du 14 mai, l'Académie a entendu une communication de M. Raymond Trousson : « Quand on lisait *La Nouvelle Héloïse* ». Auteur d'un très remarquable ouvrage sur Jean-Jacques Rousseau, M. Trousson analyse ici les réactions qui ont accueilli le célèbre roman à sa naissance. Le texte est publié dans ce Bulletin.

L'Académie se réjouit de voir enfin édités deux ouvrages auxquels elle attache une grande importance : la *Bibliographie de Michel de Ghelderode* réalisée par Roland Beyen et le tome V de la *Bibliographie des Écrivains français de Belgique*, dont Jacques Detimmerman a dirigé la réalisation.

Réunie le 11 juin pour sa dernière séance mensuelle avant les vacances, l'Académie a élu M^{me} Dominique Rolin pour succéder à Marguerite Yourcenar.

Elle a entendu une communication de M. Jacques-Gérard Linze : « Les retombées du Nouveau Roman ». Ce texte paraît dans le présent Bulletin.

Enfin, l'Académie a attribué plusieurs subventions d'aide à l'édition dans le cadre du Fonds National de la Littérature.

Divers

Continuant ses travaux sur André Malraux, M. André Vandegans a écrit une étude où il le met en face d'André Gide : « André Malraux et André Gide, *La Tentation de l'Occident* et *Incidences*. Nous en publions les pages dans ce Bulletin.

M. Marcel Lobet a représenté l'Académie, le 21 mai, à Lasne où, sur la belle place d'Ohain, on inaugurerait une stèle en souvenir de Robert Goffin. On peut lire ici son message.

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

L'ACADÉMIE ROYALE
DE LANGUE ET DE LITTÉRATURE FRANÇAISES

Nouveautés :

Roland BEYEN

Bibliographie de Michel de Ghelderode.

1 vol. in-8° de 840 p., 1987, 1.500 FB

Sous la direction de Jacques DETEMMERMAN

Bibliographie des écrivains français de Belgique.

Tome 5 (O-P-Q)

1 vol in-8° de 270 p., 1988. 900 FB

- ACADÉMIE. *Table Générale des Matières du Bulletin de l'Académie*, par René Fayt. Années 1922 à 1970. 1 vol. in-8° de 122 pages. 1972 150,
- ACADÉMIE. — *Le centenaire d'Émile Verhaeren*. Discours, textes et documents (Luc Hommel, Léo Collard, duchesse de La Rochefoucauld, Maurice Garçon, Raymond Queneau, Henri de Ziegler, Diego Valeri, Maurice Gilliams, Pierre Nothomb, Lucien Christophe, Henri Liebrecht, Alex Pasquier, Jean Berthoin, Édouard Bonnefous, René Fauchois, J. M. Culot). 1 vol. in-8° de 89 p. 1956 150,
- ACADÉMIE. *Le centenaire de Maurice Maeterlinck* ; Discours, études et documents (Carlo Bronne, Victor Larock, duchesse de La Rochefoucauld, Robert Vivier, Jean Cocteau, Jean Rostand, Georges Sion, Joseph Hanse, Henri Davignon, Gustave Vanwelkenhuyzen, Raymond Pouillart, Fernand Desonay, Marcel Thiry). 1 vol. in-8° de 314 p. 1964 400,
- ACADÉMIE. *Galerie des portraits*. Recueil des 74 notices biographiques et critiques publiées de 1928 à 1972 dans l'*Annuaire* sur Franz Ansel, l'abbé Joseph Bastin, Julia Bastin, Alphonse Bayot, Charles Bernard, Giulio Bertoni, Émile Boisacq,

- Thomas Braun, Ferdinand Brunot, Ventura Garcia Calderon, Joseph Calozet, Henry Carton de Wiart, Gustave Charlier, Jean Cocteau, Colette, Albert Counson, Léopold Courouble, Henri Davignon, Auguste Doutrepoint, Georges Doutrepoint, Hilaire Duesberg, Louis Dumont-Wilden, Georges Eekhoud, Max Elskamp, Servais Étienne, Jules Feller, Georges Garnir, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Edmond Glesener, Arnold Goffin, Albert Guislain, Jean Haust, Luc Hommel, Jakob Jud, Hubert Krains, Arthur Langfors, Henri Liebrecht, Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Albert Mockel, Édouard Montpetit, Pierre Nothomb, Christofer Nyrop, Louis Piérard, Charles Plisnier, Georges Rency, Mario Roques, Jacques Salverda de Grave, Fernand Severin, Henri Simon, Paul Spaak, Hubert Stiernet, Lucien-Paul Thomas, Benjamin Vallotton, Émile van Arenbergh, Firmin van den Bosch, Jo van der Elst, Gustave Vanzype, Ernest Verlant, Francis Vielé-Griffin, Georges Virrès, Joseph Vrindts, Emmanuel Walberg, Brand Whitlock, Maurice Wilmotte, Benjamin Mather Woodbridge, par 43 membres de l'Académie. 4 vol. 14 × 20 de 470 à 500 pages, illustrés de 74 portraits. Chaque volume 400,
- ACTES du Colloque Baudelaire, Namur et Bruxelles 1967, publiés en collaboration avec le Ministère de la Culture française et la Fondation pour une Entraide Intellectuelle Européenne (Carlo Bronne, Pierre Emmanuel, Marcel Thiry, Pierre Wigny, Albert Kies, Gyula Illyès, Robert Guiette, Roger Bodart, Marcel Raymond, Claude Pichois, Jean Follain, Maurice-Jean Lefebve, Jean-Claude Renard, Claire Lejeune, Édith Mora, Max Milner, Jeanine Moulin, José Bergamin, Daniel Vouga, François Van Laere, Zbigniew Bienkowski, Francis Scarfe, Valentin Kataev, John Brown, Jan Vladislav, Georges-Emmanuel Clancier, Georges Poulet). 1 vol. in-8° de 248 p. 1968 250,
- ANGELET Christian. *La poétique de Tristan Corbière*. 1 vol. in-8° de 145 p. 1961 240,
- BERG Christian. *Jean de Boschère ou le mouvement de l'attente*. 1 vol. in-8° de 372 p. 1978 450,
- BERVOETS Marguerite. — *Œuvres d'André Fontainas*. 1 vol. in-8° de 238 p. 1949 300,
- BEYEN Roland. — *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque*. Essai de biographie critique. 1 vol. in-8° de 540 p. 1971. Réimp. 1972 et 1980 600,
- BIBLIOGRAPHIE des écrivains français de Belgique, 1881-1960. Tome 1 (A-Des) établi par Jean-Marie CULOT. 1 vol. in-8° de VII-304 p. 1958 300,

Tome 2 (Det-G) établi par René FAYT, Colette PRINS Jean WARMOES, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8° de XXXIX-217 p. — 1966	300,
Tome 3 (H-L) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8° de XIX-307 p. 1968	420,—
Tome 4 (M-N) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE et R. Van de SANDE, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8°, 374 p. — 1972	450,
BIBLIOGRAPHIE de Franz Hellens, par Raphaël De Smedt. Extrait du tome 3 de la Bibliographie des Écrivains français de Belgique, i br. in-8° de 36 p. — 1968	60,
BODSON-THOMAS Annie. — <i>L'Esthétique de Georges Rodenbach</i> . 1 vol. 14 × 20 de 208 p. — 1942	250,
BOUMAL Louis. <i>Œuvres</i> (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). Réédition, 1 vol. 14 × 20 de 211 p. — 1939	250,
BRAET Herman. — <i>L'accueil fait au symbolisme en Belgique, 1885-1900</i> . 1 vol. in-8° de 203 p. — 1967	300,
BRONCKART Marthe. <i>Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin</i> . 1 vol. in-8° de 306 p. 1933	350,
BUCHOLE Rosa. <i>L'Évolution poétique de Robert Desnos</i> . 1 vol. 14 × 20 de 328 p. — 1956	400,
CHAINAYE Hector. — <i>L'âme des choses</i> . Réédition 1 vol. 14 × 20 de 189 p. 1935	200,
CHAMPAGNE Paul. — <i>Nouvel essai sur Octave Pirmez</i> . I. <i>Sa vie</i> . 1 vol. 14 × 20 de 204 p. — 1952	270,
CHARLIER Gustave. — <i>Le Mouvement romantique en Belgique, (1815-1850)</i> . II. <i>Vers un Romantisme national</i> . 1 vol. in-8° de 546 p. 1948	600,
CHARLIER Gustave. <i>La Trage-Comédie Pastorale (1594)</i> . 1 vol. in-8° de 116 p. 1959	160,
CHÂTELAIN Françoise. <i>Une Revue : Durendal. 1894-1919</i> . 1 vol. in-8° de 90 p. 1983	150,
CHRISTOPHE Lucien. <i>Albert Giraud. Son œuvre et son temps</i> . 1 vol. 14 × 20 de 142 p. — 1960	200,
<i>Pour le Centenaire de COLETTE</i> , textes de Georges Sion, Françoise Mallet-Joris, Pierre Falize, Lucienne Desnoues et Carlo Bronne, 1 plaquette de 57 p., avec un dessin de Jean-Jacques Gailliard	80,
CULOT Jean-Marie. — <i>Bibliographie d'Émile Verhaeren</i> . 1 vol. in-8° de 156 p. 1958	200,
DAVIGNON Henri. <i>L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mockel</i> (Lettres inédites). 1 vol. 14 × 20 de 76 p. — 1955 ...	150,
DAVIGNON Henri. <i>Charles Van Lerberghe et ses amis</i> . 1 vol. in-8° de 184 p. 1952	300,

DAVIGNON Henri. — <i>De la Princesse de Clèves à Thérèse Desqueyroux</i> . 1 vol. 14 × 20 de 237 p. 1963	300,
DEFRENNE Madeleine. — <i>Odilon-Jean Périer</i> . 1 vol. in-8° de 468 p. — 1957	600,—
DE REUL Xavier. — <i>Le roman d'un géologue</i> . Réédition (Préface de Gustave Charlier et introduction de Marie Gevers). 1 vol. 14 × 20 de 292 p. — 1958	350,
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour</i> . I. <i>Cassandre</i> . 1 vol. in-8° de 282 p. Réimpression, 1965	360,
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour</i> . II. <i>De Marie à Genève</i> . 1 vol. in-8° de 317 p. — Réimpression, 1965	450,
DESONAY Fernand. — <i>Ronsard poète de l'amour</i> . III. <i>Du poète de cour au chantre d'Hélène</i> . 1 vol. in-8° de 415 p. 1959	540,
DE SPRIMONT Charles. — <i>La Rose et l'Épée</i> . Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 126 p. — 1936	150,
DOUTREPONT Georges. — <i>Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique</i> . 1 vol. in-8° de 169 p. 1938 ..	200,
DUBOIS Jacques. — <i>Les Romanciers français de l'Instantané au XIX^e siècle</i> . 1 vol. in-8° de 221 p. 1963	300,
GILLIS Anne-Marie. — <i>Edmond Breuché de la Croix</i> . 1 vol. 14 × 20 de 170 p. — 1957	220,
GILSOUL Robert. — <i>Les influences anglo-saxonnes sur les lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880</i> . 1 vol. in-8° de 342 p. — 1953	480,
GIRAUD Albert. — <i>Critique littéraire</i> . Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 187 p. 1951	270,
GODFROID François. — <i>Nouveau panorama de la contrefaçon belge</i> . 1 vol. in-8° de 87 p., 1986	150,
GUIETTE Robert. — <i>Max Elskamp et Jean de Bosschère</i> . Correspondance. 1 vol. 14 × 20 de 64 p. 1963	100,
GUILLAUME Jean S.J. — <i>Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe</i> . 1 vol. in-8° de 303 p. 1956	400,
GUILLAUME Jean S.J. — <i>Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe</i> . 1 vol. in-8° de 108 p. 1959	200,
HALLIN-BERTIN Dominique. — <i>Le fantastique dans l'œuvre en prose de Marcel Thiry</i> . 1 vol. in-8° de 226 p. — 1981	360,—
HAUST Jean. — <i>Médecinaire Liégeois du XIII^e Siècle et Médecinaire Namurois du XIV^e (manuscrits 815 et 2700 de Darms-tadt)</i> . 1 vol. in-8° de 215 p. — 1941	300,
HEUSY Paul. — <i>Un coin de la Vie de misère</i> . Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 167 p. — 1942	200,
« <i>La Jeune Belgique</i> » (et « <i>La Jeune revue littéraire</i> »). <i>Tables générales des matières</i> , par Charles Lequeux (Introduction par Joseph Hanse). 1 vol. in-8° de 150 p. — 1964	200,

- JAMMES Francis et BRAUN Thomas. *Correspondance* (1898-1937). Texte établi et présenté par Daniel Laroche. Introduction de Benoît Braun. 1 vol. in-8° de 238 p. 1972 360,
- KLINKENBERG Jean-Marie. *Style et Archaïsme dans la Légende d'Ulenspiegel de Charles De Coster*, 2 vol. in-8°, 425 p. × 358 p., 1973 750,
- LECOCQ Albert. — *Œuvre poétique*. Avant-propos de Robert Silvercrucys. Images d'Auguste Donnay. Avec des textes inédits. 1 vol. in-8° de 336 p. 480,
- MAES Pierre. — *Georges Rodenbach (1855-1898)*. Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. 14 × 20 de 352 p. 1952 420,
- MARET François. *Il y avait une fois*. 1 vol. 14 × 20 de 116 p. 1943 180,
- MORTIER Roland. *Le Tableau littéraire de la France au XVIII^e siècle*. 1 vol. de 14 × 20 de 145 p. — 1972 210,
- MOULIN Jeanine. *Fernand Crommelynck*, textes inconnus et peu connus, étude critique et littéraire, 332 p. in-8°, plus iconographie 1974 420,
- MOULIN Jeanine. — *Fernand Crommelynck ou le théâtre du paroxysme*. 1 vol. in-8° de 450 p. 1978 600,
- NOULET Émilie. *Le premier visage de Rimbaud*, nouvelle édition revue et complétée. 1 vol. 14 × 20, 335 p. — 1973 390,
- OTTEN Michel. *Albert Mockel. Esthétique du Symbolisme*. 1 vol. in-8° de 256 p. 1962 360,
- PAQUOT Marcel. *Les étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière*. 1 vol. in-8° de 224 p. 300,
- PICARD Edmond. *L'Amiral*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 95 p. — 1939 150,
- PIELTAIN Paul. — *Le Cimetière marin de Paul Valéry* (essai d'explication et commentaire). 1 vol. in-8° de 324 p. — 1975 450,
- PIRMEZ Octave. *Jours de Solitude*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 351 p. 1932 420,
- POHL Jacques. *Témoignages sur la syntaxe du verbe dans quelques parlars français de Belgique*. 1 vol. in-8° de 248 p. — 1962 300,
- REICHERT Madeleine. — *Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*. 1 vol. in-8° de 248 p. — 1933 320,
- REIDER Paul. *Mademoiselle Vallantin*. Réédition (Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen). 1 vol. 14 × 20 de 216 p. 1959 250,
- REMACLE Madeleine. *L'élément poétique dans « À la recherche du Temps perdu » de Marcel Proust*. 1 vol. in-8° de 213 p. 1954 300,
- RENCHON Hector. *Études de syntaxe descriptive*. Tome I : *La conjonction « si » et l'emploi des formes verbales*. 1 vol. in-8° de 200 p. 1967. Réimpression en 1969 300,

Tome II : <i>La syntaxe de l'interrogation</i> . 1 vol. in-8° de 284 p. — 1967. Réimpression en 1969	360,
ROBIN Eugène. — <i>Impressions littéraires</i> (Introduction par Gustave Charlier). 1 vol. 14 × 20 de 212 p. 1957	300,—
RUBES Jan : <i>Edmond Vandercammen ou l'architecture du caché</i> (Essai d'analyse sémantique) 1 vol. in-8° de 91 p. 1984 ...	150,
RUELLE Pierre. — <i>Le vocabulaire professionnel du houilleur borain</i> . 1 vol. in-8° de 200 p. 1953. Réédition en 1981	320,
SANVIC Romain. <i>Trois adaptations de Shakespeare : Mesure pour Mesure. Le Roi Lear. La Tempête</i> . Introduction et notices de Georges Sion. 1 vol. in-8° de 382 p.	450,
SCHAEFFER Pierre-Jean. <i>Jules Destrée</i> . Essai biographique. 1 vol. in-8° de 420 p. 1962	540,
SEVERIN Fernand. — <i>Lettres à un jeune poète</i> , publiées et commentées par Léon Kochnitzky. 1 vol. 14 × 20 de 132 p. 1960	180,
SKENAZI Cynthia. <i>Marie Gevers et la nature</i> , 1 vol. in-8° de 260 p. 1983	450,
SOREIL Arsène. <i>Introduction à l'histoire de l'Esthétique française</i> (troisième édition revue et augmentée). 1 vol. in-8° de 172 p. 1966	240,
TERRASSE Jean. — <i>Jean-Jacques Rousseau et la quête de l'âge d'or</i> . 1 vol. in-8° de 319 p. 1970	400,
THIRY Claude. — <i>Le Jeu de l'Étoile du manuscrit de Cornillon</i> . 1 vol. in-8° de 170 pp. 1980.	300,
THOMAS Paul-Lucien. — <i>Le Vers moderne</i> . 1 vol. in-8° de 274 p. 1943	300,
VANDRUNNEN James. <i>En pays wallon</i> . Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 241 p. — 1935	300,
VANWELKENHUYZEN Gustave. <i>Histoire d'un livre : « Un Mâle », de Camille Lemonnier</i> . 1 vol. 14 × 20 de 162 p. 1961	240,
VANZYPE Gustave. — <i>Itinéraires et portraits</i> . Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen. 1 vol. 14 × 20 de 184 p. — 1969	200,—
VIVIER Robert. <i>Et la poésie fut langage</i> . 1 vol. 14 × 20 de 232 p. 1954. Réimpression en 1970	300,—
VIVIER Robert. — <i>Traditore</i> . 1 vol. in-8° de 285 p. 1960	360,
« LA WALLONIE ». — <i>Table générale des matières</i> (juin 1886 à décembre 1892) par Ch. LEQUEUX. 1 vol. in-8° de 44 p. — 1961	95,
WARNANT Léon. <i>La Culture en Hesbaye liégeoise</i> . 1 vol. in-8° de 255 p. — 1949	300,—
WILLAIME Élie. <i>Fernand Severin. Le poète et son Art</i> . 1 vol. 14 × 20 de 212 p. 1941	300,
WYNANT Marc. <i>La genèse de « Meurtres » de Charles Plisnier</i> . 1 vol. in-8° de 200 p. 1978	250,

Livres épuisés

- BAYOT Alphonse : *Le Poème moral.*
- BRUCHER Roger : *Maurice Maeterlinck, l'œuvre et son audience.* (bibliographie).
- CHARLIER Gustave : *Le mouvement romantique en Belgique (1815-1850). I. La bataille romantique.*
- COMPÈRE Gaston : *Le Théâtre de Maurice Maeterlinck.*
- DELBOUILLE Maurice : *Sur la genèse de la Chanson de Roland.*
- DONEUX Guy : *Maurice Maeterlinck. Une poésie. Une sagesse. Un homme.*
- DOUTREPONT Georges : *La littérature et les médecins en France.*
- ÉTIENNE Servais : *Les Sources de « Bug-Jargal ».*
- FRANÇOIS Simone : *Le Dandysme et Marcel Proust (De Brummel au Baron de Charlus).*
- GILSOUL Robert : *La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours.*
- GUILLAUME Jean : *La poésie de Van Lerberghe.*
- GUILLAUME Jean : *« Les Chimères » de Nerval.*
- HANSE Joseph : *Charles De Coster.*
- HOUSSA Nicole : *Le souci de l'expression chez Colette.*
- LEJEUNE Rita : *Renaut de Beaujeu. Le lai d'Ignaure ou Lai du prisonnier.*
- LEMONNIER Camille : *Paysages de Belgique.*
- MICHEL Louis : *Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse.*
- REMACLE Louis : *Le parler de La Gleize.*
- SOSSET L.L. : *Introduction à l'œuvre de Charles De Coster.*
- VANWELKENHUYZEN Gustave : *L'influence du naturalisme français en Belgique.*
- VFRMEULEN François. *Edmond Picard et le réveil des Lettres belges (1881-1898).*
- VIVIER Robert : *L'originalité de Baudelaire.*
- WILMOTTE Maurice : *Les origines du Roman en France.*

En outre, la plupart des communications et articles publiés dans ce Bulletin depuis sa création existent en tirés à part.

Le présent tarif annule les précédents.